This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

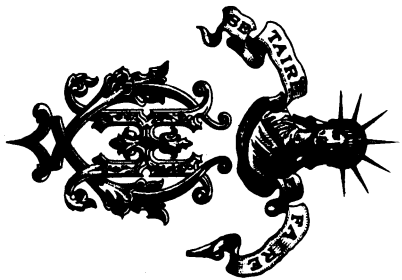
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAIRE
PARTE

J5
192
.J75

LA FLOTTILLE
DE L'EUPHRATE

DS
49.2
.J95

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE MODERNE
ET DE STRATÉGIE ANTIQUE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

De l'Académie française et de l'Académie des sciences

(*Pour faire suite à l'Histoire des Campagnes d'Alexandre*)

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE
DU COURS DE L'EUPHRATE ET DU COURS DU TIGRE

(*Au profit de la Société Centrale de Sauvetage*)

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1892

LA FLOTTILLE

DE L'EUPHRATE

LA FLOTTILLE

DE L'EUPHRATE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE).

LA FLOTTILLE

DE L'EUPHRATE

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE MODERNE

ET DE STRATÉGIE ANTIQUE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE,

De l'Académie française et de l'Académie des sciences

(*Pour faire suite à l'Histoire des Campagnes d'Alexandre*)

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE
DU COURS DE L'EUPHRATE ET DU COURS DU TIGRE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1892

Sigmund Lib.

DS
49.5
.J95

Vignaud
3 - 1 - 27

PRÉFACE

Mes études historiques m'ont conduit, sans que j'en eusse conçu le dessein prémédité, sur un terrain brûlant. J'éprouve le besoin d'exposer en quelques mots les sentiments qui ont présidé à mes recherches. Catholique soumis, j'en suis resté, pour tout ce qui concerne le dogme, aux enseignements de mon catéchisme. Le seul usage que j'aie voulu faire de ma liberté ne paraîtra

427174

peut-être pas aux esprits éclairés de nos jours, excessif. J'ai respecté la foi partout où je l'ai rençontrée.

Je n'entends rien, — on ne s'en étonnera guère, — aux controverses qui embarrasseraient peut-être mon curé lui-même. Le hasard m'ayant fait prononcer un jour, — il y a bien une quinzaine d'années — comme une expression courante, ces deux mots : « le schisme de Photius », l'archimandrite d'Arkangel me fit l'honneur de m'écrire qu'il eût été plus correct de dire : « le schisme du pape Nicolas ». Je remis au P. Gagarine le mémoire assez volumineux qui prétendait faire la démonstration de cette assertion. Le P. Gagarine prit le mémoire et ne m'en parla plus.

Je regrette de m'être séparé de ce document, car je suis persuadé qu'il avait son prix. Seulement, en prenant à partie un pauvre et simple catholique tel que moi, le savant archimandrite se trompait évidemment d'adresse. Pour ne pas troubler des consciences facilement émues et ne pas déranger l'économie de leurs fêtes, les Russes restent fidèles à leur calendrier, en retard de douze jours sur le nôtre. Je ne sais ce qu'en pensera le bureau des longitudes; quant à moi, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, j'approuve complètement le gouvernement du Tsar. Ce n'est pas une raison pour que je me convertisse à son calendrier ou à son Église.

Si l'empereur Julien eût mieux com-

pris son devoir de souverain et son temps, il se fût montré moins dédaigneux des habitudes religieuses de ses sujets et n'eût pas essayé d'affubler du manteau court des philosophes ces Romains qui ne savaient plus porter la toge de Brutus. Libre à lui de sacrifier aux dieux de l'Olympe, à la condition toutefois qu'il ne tenterait pas d'associer à ces sacrifices surannés des peuples qui avaient goûté les intimes douceurs de la foi chrétienne. La religion du Christ, sous quelque forme liturgique qu'elle se présente, sera toujours : la grâce et la bonté pour les femmes, la force pour les hommes, la consolation pour les affligés, le suprême espoir pour les mourants, et surtout, avant tout, la di-

gnité pour les déshérités de ce monde.

Élevé dans la vérité, Julien choisit le chemin de l'erreur. Il n'en eut pas moins des vertus que tout critique sincère n'hésitera pas à reconnaître. Ce n'était pourtant pas le philosophe, l'adepte de la théurgie (1), que je m'étais proposé d'étudier : c'était le capitaine, le grand et valeureux capitaine lancé sur une route qui n'est peut-être pas fermée pour bien longtemps encore aux grands débats. Aurais-je mieux fait de laisser cet épisode irritant de côté, de ne pas prononcer un nom condamné par l'Église? Au seizième siècle sans doute, mais au dix-neuvième!

(1) La théurgie était une sorte de magie blanche par laquelle les Néo-Platoniciens croyaient entretenir commerce avec les divinités bienfaisantes.

La Flottille de l'Euphrate est le complément des *Campagnes d'Alexandre*. L'Asie est un bien autre champ de bataille que l'Afrique; nos rivalités s'y donneront infailliblement rendez-vous. Il ne paraîtra donc pas inutile à ceux qui aiment à plonger leur regard dans les avenirs lointains, de descendre l'Euphrate avec le capitaine Chesney et avec l'empereur Julien, après avoir accompagné le roi de Macédoine d'Issus aux champs d'Arbèles et d'Arbèles à Babylone. Les cartes jointes à l'histoire des campagnes d'Alexandre (1) complèteront les renseignements du croquis placé à la fin de ce volume, croquis dont les éléments

(1) *Les Campagnes d'Alexandre*. Cinq volumes in-18; Plon et Nourrit, éditeurs.

m'ont été fournis par l'exploration du colonel Chesney.

La Flottille de l'Euphrate n'est devenue une étude philosophique que par accident. Dans ma pensée, ce nouveau volume devait être surtout une étude géographique.

LA FLOTTILLE

DE

L'EUPHRATE

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE MODERNE ET DE STRATÉGIE ANTIQUE.

(*Pour faire suite à l'histoire des Campagnes d'Alexandre.*)

CHAPITRE PREMIER

LA MISSION DU CHEVALIER LASCARIS.

Nous avons vu Alexandre sur l'Indus (1) : ne serait-il pas plus intéressant encore de suivre l'empereur Julien sur l'Euphrate? Je

(1) Voyez le 4e volume des campagnes d'Alexandre : *La conquête de l'Inde et le voyage de Néarque,* pp. 193 à 260. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

me suis souvent demandé ce que nous faisions de nos fleuves. Les voies ferrées se trouvent bientôt encombrées par les mouvements de troupes; il semble que les fleuves pourraient, dans une certaine mesure, les suppléer pour le transport des vivres et des munitions. Les grandes lignes stratégiques sont généralement déterminées par les dépressions de terrain qu'arrosent les grands cours d'eau : les approvisionnements des armées, confiés à une flottille, auraient donc presque toujours la chance d'aboutir à proximité des bataillons auxquels on se proposerait de les distribuer. L'habitude prise, la flottille constituée, ce n'est pas seulement dans une guerre défensive qu'on aurait recours à ce moyen de transport auxiliaire; il n'y a guère d'estuaire où ces bateaux de charge, — *onerariæ naves*, — ne finiraient par pénétrer. On a vu quel parti Alexandre sut tirer de

l'Hydaspe, de l'Acésinès, de l'Indus; Julien suivit l'exemple du conquérant qu'il avait pris pour modèle. Après avoir utilisé dans d'autres campagnes le Rhin et le Danube, il assembla sur l'Euphrate une flottille de onze cents bateaux et traversa ainsi sans encombre les déserts où son armée, privée quelques mois plus tard du secours de « ce chemin qui marche », faillit périr de famine.

L'empereur Napoléon, fort attentif à chercher des leçons dans l'histoire, avait été frappé du succès qui accompagna les débuts de l'expédition entreprise en l'année 363 de notre ère. Quand il eut renoncé à envahir l'Inde par la Mer-Rouge, ou par le Khoraçan, ce fut au golfe Persique et à la vallée de l'Euphrate qu'il songea. On sait que Lamartine a retrouvé les traces de ce projet dans la mission donnée à un ancien chevalier

de Malte, Lascaris (1). L'infatigable explorateur de l'Euphrate, le colonel Chesney, émissaire du cabinet de Saint-James, paraît avoir pris l'idée, probablement très vague, de l'empereur au sérieux. Il nous assure gravement que l'empereur comptait débarquer une armée à l'embouchure de l'Oronte. Un affidé posté sur ce point y attendait les troupes françaises pour les conduire à Marash — l'ancienne *Germanica Cœsarea,* — située à 140 kilomètres au nord-ouest d'Alep. Marash est entourée d'une immense forêt. Cette forêt fournirait le bois nécessaire à la construction d'une flottille. Les troupes seraient donc facilement embarquées. Elles descendraient l'Euphrate jusqu'à Bassorah. Maître de cette

(1) M. de Lascaris était né en Piémont. Il suivit le général Bonaparte en Égypte, vint ensuite s'établir à Alep parcourut toute la Mésopotamie sous un déguisement arabe et finit, peu de temps après la chute de l'empereur Napoléon, par aller mourir au Caire.

place, on l'aurait fortifiée et on en aurait fait la base des opérations futures. « Je tiens ces détails, ajoute le colonel Chesney, d'un *gentlemann* à qui on les avait officiellement communiqués ».

Admettons comme avéré ce vaste dessein de l'empereur, bien que la conception n'allât pas sans quelques hasards, et voyons si l'expédition de Julien, étudiée avec soin, ne pourrait pas jeter quelques lumières sur la nature des difficultés qu'une armée moderne aurait, dans une tentative analogue, à surmonter. Avant tout, il faut se faire une idée juste du terrain. L'histoire n'a d'enseignements fructueux que pour ceux qui la consultent une carte à la main. La table de Peutinger (1) se-

(1) On sait que la table de Peutinger, découverte à Spire dans une vieille bibliothèque, vers l'année 1500, est le plus ancien monument connu de la géographie antique. On en fait remonter l'exécution au règne de Théodose le Grand, c'est-à-dire à la fin du IVe siècle ou

rait ici de peu de ressource. Heureusement, les voyageurs modernes qui ont parcouru ces contrées, qui les ont visitées avec intelligence, ne manquent pas. On n'a vraiment que l'embarras du choix. On voudra bien m'excuser de recourir, pour me renseigner, non pas aux explorations les plus récentes, mais, — ce qui pourrait paraître au premier abord étrange, — aux explorations les plus anciennes. La marche des caravanes a trop d'analogie avec celle des armées pour que je ne m'attache point de préférence aux pas des voyageurs qui ont traversé l'Asie Mineure et la Mésopotamie à la turque (1).

au commencement du v^e^. — Voyez à l'appendice note (A) la discussion très érudite du journal *l'Intermédiaire* sur cette question.

(1) Voyez à l'appendice, note (B) : *Les voyages à travers l'Asie au moyen âge;* note (C) : *Le journal de marche de Soliman le Grand, de Scutari d'Asie à Marmorice;* note (D) : *Le voyage de M. de Thévenot au Levant en l'année* 1664; note (E) : *Le journal de marche d'Ibrahim-Pacha, en* 1832.

CHAPITRE II.

LE CHEMIN DE LA PAIX LATINE. — L'ANGLETERRE ET LA RUSSIE EN ASIE.

Chose bien digne de remarque : la route que l'empereur faisait étudier en vue d'une invasion est devenue, depuis quelques années, dans la pensée des possesseurs de l'Inde, une ligne d'opérations défensives. Deux corps d'armée, dont l'un serait débarqué dans le golfe Persique et l'autre dans le golfe d'Alexandrette, pourraient combiner avec avantage leurs mouvements et se donner rendez-vous sous les murs de Bagdad. Il est telle circonstance où cette concentration des forces britanniques deviendrait en quelque sorte

indispensable. L'Inde anglaise ne sait trop de quel point de l'horizon l'irruption qu'elle s'est habituée à redouter peut venir. L'attaque dirigée par mer ne sera pas de longtemps à craindre pour une puissance dont la suprématie navale est assise sur les plus fortes bases que le monde ait jamais connues; le torrent qui descendrait du Caucase et de l'Arménie pour rejoindre la vallée du Tigre ne saurait, au contraire, rencontrer d'obstacle que de la part de forces massées sur les rives de l'Euphrate et prêtes à se couvrir au besoin de ce fleuve.

Il existe aujourd'hui en Europe deux puissances asiatiques : la Russie et l'Angleterre. La Russie est admirablement préparée pour un rôle agressif. Trois chemins lui seront ouverts le jour où elle voudra menacer l'Inde : le Turkestan, la Perse et la Mésopotamie lui livreront avec une égale complaisance

l'accès des rives convoitées de l'Indus. Il n'est pas impossible, quand on songe aux multitudes dont l'empire moscovite dispose, que la marche en avant se prononce sur ces trois routes à la fois. La Russie y aurait intérêt, ne fût-ce que pour priver l'Angleterre des secours que l'Angleterre serait en mesure, sans cette démonstration, de recevoir par le golfe Persique.

L'empire britannique, avec le développement soudain qu'ont pris de nos jours les armées permanentes, ne compte plus comme puissance militaire; seulement cet empire, si redoutable encore par sa suprématie navale et par ses richesses, n'aura-t-il pas, en cas de collision européenne, des alliés? Il ne nous appartient pas de lui demander pourquoi l'expansion de la race slave l'inquiète plus que l'expansion démesurée pourtant, elle aussi, de la race germanique. Chaque peuple

pourvoit à ses intérêts comme il l'entend. Notre alliance avait son prix : elle était, du moins, désintéressée. L'Angleterre en a préféré une autre. C'est son affaire; j'ajouterai même, c'est son droit. Je ne veux étudier que les conséquences de ce parti-pris.

Entre ces conséquences, il en est une qui m'apparaît déjà inévitable, et comme enregistrée au livre du destin : la vallée de l'Euphrate ne tardera guère à redevenir, ainsi qu'au temps de Stace, *latinæ pacis iter* — le chemin de la paix latine. C'est-à-dire que, sous prétexte de préserver la paix générale, toutes les armées du monde s'y donneront rendez-vous. La lutte ouverte entre les deux colosses, — j'entends par là l'Angleterre et la Russie; on pourrait aisement s'y tromper, car l'Allemagne et les États-Unis sont aussi des colosses, — la lutte, dis-je, ouverte entre la Russie et l'Angleterre ne se limitera certai-

nement pas aux provinces indiennes. Elle embrassera l'Asie tout entière, chacun cherchant dans ce grand démêlé des compensations à l'accroissement de puissance du voisin.

Mon Dieu ! je sais bien qu'en dépit de tous ces sombres pronostics, le monde, s'il n'écoutait que ses instincts, voudrait rester tranquille. Je désespère de voir ce vœu, si naturel pourtant, accompli. La guerre de 1871 a laissé un caillou dans la plaie : la cicatrisation, malgré tous les efforts des hommes d'État, ne s'opère point.

Le premier pas que fera l'Angleterre dans la voie d'une prévoyance défensive sera probablement la construction d'un chemin de fer reliant l'embouchure de l'Oronte à l'Euphrate en passant par Alep. Le fleuve donnera ensuite le moyen de différer le prolongement des rails jusqu'à Bagdad d'abord, puis jusqu'à Bassorah. La Russie, de son

côté, lancera ses locomotives de Resht à Téhéran et d'Astérabad à Hérat. Elle a déjà mis en communication les bords de la mer Caspienne et Samarkand. Puissent ces préparatifs guerriers ne servir et ne profiter qu'au commerce ! L'ambition si souvent irréfléchie des peuples n'aurait jamais eu de solution plus heureuse. Formons donc des vœux pacifiques ; tenons en même temps nos yeux ouverts !

CHAPITRE III.

BÉROÉ EN L'ANNÉE 363 DE NOTRE ÈRE — ALEP EN 1638.

Le 13 septembre 1638, « année très glorieuse à la France par la naissance du roi », un voyageur qui, dans l'espace de quarante ans, fit près de soixante mille lieues par terre, et qui mourut en 1686, plus qu'octogénaire, sur les bords du Volga, en voulant se rendre aux Indes par la Moscovie, le célèbre Tavernier en un mot, Tavernier originaire d'Anvers, Tavernier qu'on verra devenir, en l'année 1670, par la grâce de Louis XIV, gentilhomme français et baron d'Aubonne, s'embarquait à Marseille sur un vaisseau

hollandais de 45 pièces de canon. Ce vaisseau finissait, après mainte aventure, par déposer son passager sur la plage d'Alexandrette.

« L'air d'Alexandrette, nous apprend Tavernier, est si extraordinairement mauvais, surtout en été, que ceux qui n'en meurent pas ne peuvent éviter de fâcheuses maladies. Le sieur Philippe, vice-consul anglais, a été le seul qui ait vécu vingt-deux ans à Alexandrette, mais il faut remarquer que c'était un homme d'un excellent tempérament ».

Le terrain sur lequel s'est livrée la bataille d'Issus n'a guère changé depuis le dix-huitième siècle. C'est toujours, comme au temps de Tavernier, « un amas de marais sur lequel s'élève un amas confus de méchantes maisons habitées par des Grecs qui tiennent cabaret pour matelots et autres petites gens ». J'ai vu là, en 1832, les débris de l'armée turque

vaincue par Ibrahim à la bataille de Homs et je ne crois pas que ce séjour ait été moins funeste à la malheureuse armée que ne l'avaient été les plaines de la Syrie.

Il n'y a que trois petites journées de chemin, au moins pour des caravanes, d'Alexandrette à la ville d'Alep. « En sortant d'Alexandrette, écrit Tavernier, on marche près de deux heures dans une plaine jusqu'au pied d'une haute montagne qu'on appelle Beylan. Il y a au milieu de cette montagne une grande ouverture qui donne passage au vent du nord-est. Quand ce vent souffle avec véhémence, il agite de telle sorte la rade d'Alexandrette, qui d'ailleurs est très bonne, qu'il n'y a point de vaisseau qui puisse tenir. Tous ceux qui s'y trouvent alors lèvent promptement les amarres et gagnent la mer. Autrement, ils se mettraient en grand danger de périr ».

C'est par ce col de Beylan qu'au mois de juillet de l'année 1832, Ibrahim-Pacha descendit dans la plaine d'Issus. L'armée turque ne l'y avait pas attendue. Alexandre et Cyrus le Jeune, pour entrer en Syrie, ont suivi un chemin plus rapproché de la mer.

« En descendant de la montagne, continue Tavernier, on découvre au sud-est la ville d'Antioche, bâtie sur un coteau. Antioche n'a plus fait de bruit dans le monde et est tombée en ruine, depuis que le canal, qui allait de la ville à la mer et où les galères pouvaient entrer, a été bouché par les sables ».

L'Oronte, en effet, était autrefois navigable de la ville d'Antioche à son embouchure, et plus d'un ingénieur affirme qu'il serait facile de le rendre navigable encore, sinon pour de gros navires, au moins pour des bâtiments de flottille. Située à peu près sous le 36e degré de latitude, Antioche n'est qu'à vingt-six ki-

lomètres de la mer, à trente-deux d'Alexandrette, à soixante-quatre d'Alep. La population de cette ville, fondée en l'an 300 avant notre ère par Séleucus, pouvait être évaluée, au temps de l'empereur Julien, à 200,000 âmes. On y compte à peine aujourd'hui 18,000 habitants. La plaine d'Antioche, — tôn Antiochéôn pedion, — a environ, au rapport de Tavernier, quinze lieues de long et trois lieues de large, « à l'endroit de la route où il faut la traverser ». Les voyageurs modernes ne lui assignent qu'une largeur de huit kilomètres entre les deux chaînes de montagnes qui la bordent, et le double environ de longueur. Cette plaine, Tavernier la trouve « remplie d'oliviers », ce qui produit, dit-il, « le grand commerce de savon qui se fait à Alep ».

Parti d'Antioche le 10 mars 363 de notre ère, Julien, « après une marche laborieuse

de deux jours, par un très mauvais chemin qui traversait des collines et des marais, n'arriva que le troisième jour sous les murs de l'antique Chalybon, — qui portait alors le nom macédonien de Béroé, et que nous appelons aujourd'hui Alep. — Les choses n'ont guère changé sous le régime des Turcs. Néanmoins, quand le grand-vizir d'Achmet Ier reçut, de l'année 1603 à l'année 1617 — il me serait difficile d'être plus précis — l'ordre d'aller assiéger Bagdad, il jugea impossible de faire passer sur ce terrain, coupé de nombreux ruisseaux, son artillerie et les munitions de guerre qu'il tirait de la Roumanie ou de la Grèce, avant d'avoir, par quelques travaux préliminaires, amélioré la route.

Il fallut non seulement élever par de nombreux remblais une chaussée dans la plaine, mais jeter en outre des ponts en divers endroits. Le tout fut achevé en moins de six

mois, ce qui, à cette époque, passa, non sans raison, pour une merveille. La chaussée existait encore au temps de Tavernier. Elle aboutissait à un pont « fort long et solidement bâti, sous lequel passait une rivière qui, avec les autres ruisseaux serpentant dans la plaine, forme un lac vers le midi qu'on appelle le lac d'Antioche ».

Au débouché de la plaine, ou plutôt une lieue et demie au delà, se prolonge la grande route qui traverse un petit étang assez profond. Deux heures de marche encore et on devra franchir à gué une rivière. « S'il arrive qu'il ait beaucoup plu, il faut attendre que les eaux soient écoulées ». Au bord de cette rivière, on fait halte pour donner aux chevaux le temps de paître, puis on vient coucher à un méchant village où l'on rencontre un caravansérail. Depuis qu'on a quitté la plaine d'Antioche, les chevaux sont telle-

ment tourmentés par les mouches qu'on est obligé de se jeter à droite ou à gauche du chemin dans la campagne. Là du moins on marche à travers de hauts chardons montant jusqu'à la croupe des chevaux : les mouches leur laissent un peu de répit.

Sortis du village, il faut cheminer pendant sept heures « parmi des pierres ». A deux ou trois lieues à la ronde, on ne voit que des ruines. Ce sont des débris d'anciens monastères. L'Asie est couverte des décombres superposés de tous les âges. Treize heures de marche succédant à cette première étape de sept heures vous conduiront aux portes d'Alep.

Comparons cet itinéraire à celui de Julien : nous serons frappés des nombreux traits de ressemblance que vont présenter les deux récits. La première étape de Julien sera Litarbes. Faut-il reconnaître dans Litarbes le

village que Tavernier désigne sous le nom de *Chaquemin*, nom mal orthographié sans doute, et qui a depuis longtemps disparu de nos cartes? — Ce n'est ni la seule ville, ni le seul village que le temps, sur cette route si souvent foulée par les armées, aura couchés, comme un tronc vermoulu, sur le sol. « Le hasard, écrit Julien à Libanius, m'a fait découvrir, non loin de Litarbes, les restes d'un campement d'hiver qui doit remonter au temps des Antiochus. La route est tracée entre des terrains marécageux et la montagne. L'aspect général du pays est aride. Du côté où s'étendent les marais, nous remarquons comme une rangée de pierres non taillées, évidemment groupées de main d'homme, auxquelles la vase tient lieu aujourd'hui de ciment. De Litarbes, je me suis porté d'une traite à Béroé ».

Laissons Julien reprendre à Béroé haleine

et revenons à Tavernier. « Alep, dit Tavernier, est assurément, après Constantinople et le Caire, la ville la plus considérable de l'empire des Turcs. Bâtie sur quatre collines, elle a plus de trois milles de circuit. Il ne passe point de rivière dans Alep. Il n'y en a qu'une petite hors la ville; mais il y a beaucoup de fontaines et de réservoirs qu'on fait venir de deux lieues environ. Trois jours après mon arrivée à Alep, le grand Seigneur, sultan Amurat, y fit son entrée. Il allait joindre son armée, qui était en marche pour assiéger Bagdad ». La ville d'Alep fut prise par les Arabes l'an 15 de l'hégire, — c'est-à-dire de l'an 637 à l'année 638 de notre ère, — sous le règne d'Héraclius, empereur de Constantinople. Elle devint la capitale des sultans d'Hamadan. Vers la fin du dixième siècle, elle fut de nouveau réunie à l'empire grec. Dévastée par les Mogols et par Tamer-

lan, elle retomba aux mains des Turcs en 1517.

Alep se trouvait sur le passage de toutes les caravanes. Il s'y faisait un grand trafic d'étoffes de soie, de camelots, de poil de chèvre et de savon, de noix de galle et de valonée, qui est la coque du gland « sans quoi, dit Tavernier, les corroyeurs ne peuvent bien préparer leurs cuirs ». Venise y possédait un de ses plus importants comptoirs. Les profits qu'elle en retirait ne laissaient pas que d'être accompagnés de quelques avanies. Plus d'une fois le Turc, « ceint du turban », battit le Vénitien. « Je saisis, nous raconte Othello, ce chien circoncis à la gorge ». Le Turc, aujourd'hui, ne bat plus personne; mais quelle est la puissance chrétienne qui, au moindre propos, ne lui saute à la gorge?

CHAPITRE IV.

LA DESCENTE DE L'EUPHRATE. — DE BIR A KURNAH.

A Bir, on passera l'Euphrate dans un bac. D'Alep à Bir, on compte quatre journées de caravane à cheval. « Bir, au rapport de Tavernier, est une assez grande ville pour le Levant. Mal bâtie, comme la plupart des villes turques, elle est assise sur la pente d'une montagne, de l'autre côté du fleuve ». Tavernier y trouva en abondance « toutes les choses nécessaires à la vie, — d'excellent pain, du bon vin, de beaux fruits et quantité de poisson ».

Un voyageur italien, qui visita Bir un siè

cle environ après Tavernier, ajoute quelques détails intéressants à ceux que nous tenons du grand voyageur belge. « Bir, écrit Sestini en 1781, est située sur une montagne de pierre blanchâtre, comme celle de Malte. Quelques maisons sont creusées dans le roc et ressemblent à des cavernes. Le château est perché au sommet de la montagne. C'est un ouvrage de Séleucus, réparé par Malek-el-Dahar, troisième fils de Saladin. Ce château renferme des bazars, des bains, des marchés et de vastes magasins pour les munitions de guerre. Au milieu est un grand puits — *Bir* — qui a donné son nom à la ville. Il est très profond et on croit qu'il descend jusqu'au niveau de l'Euphrate. Autour de Bir sont plusieurs jardins remplis de noyers, d'oliviers, de pruniers et plusieurs autres arbres fruitiers. Non loin de Bir était la ville de Zeugma, de la Commagène ».

Au mois de juillet 1664, Jean Thévenot, né à Paris en 1633, mort en 1667, à son retour de l'Inde, dans la ville de Miana, distante de 120 kilomètres de Tauris, eut aussi l'occasion de jeter un coup d'œil rapide sur la ville et sur le château de Bir. « Les bâtiments, écrivait-il, commencent depuis l'eau jusqu'au haut d'une montagne. Le château, qui paraît assez beau, est situé de même sur un penchant. Le dedans de la ville n'est que masures ». L'Euphrate, sur ce point et dans cette saison, ne lui parut pas plus large que la Seine. « Mais on dit, ajoute Thévenot, que, l'hiver, il est fort large; et, en effet, son lit l'est deux fois davantage. Cette rivière est appelée Frat et Mourat-Soui, c'est-à-dire *eau du désert*. Elle va fort lentement et est toujours navigable pour les petites barques jusqu'à l'endroit où elle se joint avec le Tigre; mais les grosses barques ne vont de Bir

que jusqu'à Rousvania, qui est un village éloigné de Bir d'environ dix journées. Là, elles déchargent leurs marchandises, qui sont transportées sur des chameaux à Bagdad, éloignée de Rousvania d'une petite journée ».

Remarquez, en passant, la singularité du chemin suivi depuis Alep. « D'Alep jusqu'à Chatanli, où passse une eau courante parmi les roseaux, nous avions, dit Thévenot, été toujours vers l'est-nord-est. De Chatanli à Bir, nous prîmes notre route du côté du Levant ».

Pourquoi remonter ainsi vers le nord, quand on pourrait trouver au sud le fameux gué de Thapsaque? Lorsqu'au mois de mars 1836, le colonel Chesney, investi par le gouvernement britannique de la mission d'explorer le cours de l'Euphrate, transporta de l'embouchure de l'Oronte à Bir les deux petits navires à vapeur démontables mis à sa dis-

position, il put apprécier les difficultés de transport qu'offrirait aux bagages d'une armée européenne semblable route. Huit hommes moururent, pendant le trajet, de la fièvre.

Mesuré de sa source orientale à la mer, le cours de l'Euphrate n'a guère moins de 4,000 kilomètres. Près de Malatia — l'ancienne Mélitène, — le fleuve peut déjà porter des barques d'un faible tirant d'eau. Il pénètre alors à travers la grande chaîne du Taurus, serpente d'abord dans diverses directions, bordé de tous côtés par des précipices, souvent interrompu par des rochers et de petits rapides. Après avoir ainsi parcouru, d'une allure incertaine et brisée, 73 kilomètres environ, il réussit enfin à s'ouvrir un passage à travers la grande chaîne qui lui faisait obstacle.

Longtemps on a pu croire que cette por-

tion du fleuve n'était, en aucune saison, navigable. Hafiz-Pacha en fit pourtant, durant la campagne de 1839, un excellent usage. Il prescrivit d'embarquer sur des radeaux les vivres qui lui arrivaient du haut pays et les achemina de cette façon jusqu'à Samsat, — l'ancienne Samosate. L'Euphrate mérita bien, en cette occassion, le surnom que les Arabes ont donné au Tigre : il fut, lui aussi, le moins cher des chameliers. A Samsat, la navigation devient régulière. On est cependant encore à près de 2,000 kilomètres du golfe Persique.

Les coudes brusques et abrupts n'ont pas cessé quand on a dépassé Samsat; mais déjà les affluents se multiplient et le fleuve grossit à vue d'œil. Il ne reste plus que 124 kilomètres à parcourir pour arriver à Bir, — ou Birehdjik, — l'ancienne Birtha. On aura laissé derrière soi les collines calcaires que couronne

le château de Roum-Kaleh, où jadis les Romains trouvaient un pont de bateaux, — un *zeugma*.

Les passages de Samsat, Roum-Kaleh, Bir et Amran peuvent être facilement identifiés avec les divers *zeugmas* établis entre Samosate et Thapsaque. L'armée des Dix Mille et celle d'Alexandre traversèrent l'Euphrate au gué de Thapsaque. Non loin de ce gué, la ville turque de Rhakkah devait succéder un jour à la ville macédonienne de Nicéphorium. Antiochus, Crassus, suivirent l'exemple d'Alexandre et de Cyrus le Jeune. Lucullus, le premier Romain qui ait passé l'Euphrate, l'avait franchi plus haut, favorisé, dit-on, par une sécheresse tout à fait exceptionnelle.

Au-dessous de Roum-Khaleh, l'Euphrate, qui courait à l'ouest-sud-ouest et qui semblait faire effort pour gagner la Méditerranée, dont il

n'était séparé que par un espace de 129 kilomètres, renonce brusquement à cette lutte inutile. On le voit tout à coup changer de direction. Il incline au sud et ses eaux se déploient à travers un pays mieux cultivé. Le château de Bir, — nous l'avons déjà dit, — s'élève sur la rive gauche de l'Euphrate. La ville se compose aujourd'hui de mille sept cents maisons, répandues dans la vallée et sur le bord du fleuve. Bir est un des passages les plus fréquentés par les caravanes qui se rendent en Mésopotamie. En cet endroit, le lit du fleuve se trouve à 191 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la distance au golfe Persique est de 1,797 kilomètres. La pente est donc d'un peu plus de 106 millimètres par kilomètre. C'est, à peu de chose près, la pente du Danube entre Passau et Pesth.

Abandonnons-nous au courant; nous trouverons la rive droite de l'Euphrate toute

semée encore des ruines qu'y ont laissées les diverses époques de l'histoire. Voici d'abord, à 70 kilomètres environ au-dessous de Bir, le château de l'Étoile, — Kal'-at-en-Njem —, célèbre observatoire arabe qu'éleva jadis le septième des califes Abbassides, Al-Namoun, successeur de son frère sur le trône de Bagdad, en l'année 813. Entre Bir et Kal'-at-en-Njem, l'Euphrate a déjà reçu, sur sa rive droite, le Sajour, affluent considérable qui lui vient du Taurus. Il faudra parcourir 77 kilomètres encore, si l'on suit les nombreux détours du fleuve, avant de rencontrer le château et les ruines de Balis. Dans Balis, les antiquaires ont depuis longtemps reconnu la Barbalisos des Romains, échelle fluviale de l'opulente Béroé.

Un nouveau changement de direction ici se présente. L'Euphrate courait parallèlement à la côte de Phénicie; il se jette, par

un coude à angle droit, vers l'Orient. Balis occupe la rive droite du fleuve. Sur la rive gauche, 46 kilomètres au-dessous de Balis, vous remarquerez des ruines plus imposantes encore : les ruines du château de Jaber. Ce château de Jaber fut bâti, vers l'année 754 de notre ère, par le célèbre fondateur de Bagdad, par le calife Al-Mansour.

L'Euphrate ne se hâte guère de descendre vers le sud. Son cours n'a pas cessé d'être sinueux et de se replier à chaque instant sur lui-même. Nous avons déjà parcouru 68 kilomètres depuis que nous avons laissé derrière nous le château de Jaber, et nous venons à peine d'atteindre le bac d'Amran. C'est là que, pour garder le fameux gué de Thapsaque, Alexandre fit jadis bâtir la ville de Nicéphorium. L'Euphrate coule maintenant à travers un pays de beaux pâturages : les troupeaux des Bédouins nomades couvrent la prairie.

Tous les affluents viendront désormais du nord et de l'est; tous, pour venir mêler leurs eaux à celles de l'Euphrate, se creuseront un canal vers la rive gauche du grand fleuve. Le Belik, — l'ancienne Bilecha, qui prenait sa source près d'Anthémousias, — s'y engouffre le premier. Les collines s'écartent, d'ailleurs, de plus en plus des deux rives : au-dessous du bac d'Amran, l'Euphrate serpente doucement à travers un pays plat et généralement boisé. Les monts qui le séparent du désert de Palmyre ne tarderont pas, d'ailleurs, à dévier son cours et à l'infléchir peu à peu vers le sud-est.

Sur l'autre rive, sur la rive gauche, le mont Mounkbar se charge bientôt, à son tour, de lui opposer une nouvelle barrière. L'Euphrate commence à prendre un aspect majestueux, une apparence vraiment digne de son vieux renom historique. Large de 230 mètres,

profond de 12 ou 13, il coule, d'Amran à Zebeli, entre deux murailles rocheuses dont les plateaux dominent de plus de 100 mètres, — de 150 sur certains points, — le niveau du fleuve.

La double chaîne s'interrompt enfin. A quatre kilomètres du point où elle commence à s'abaisser, nous passons entre deux anciennes villes abandonnées. Les ruines de Zénobie — la Zelebi des Turcs, — marquent encore une des principales échelles du commerce de Palmyre, au temps où Palmyre s'appelait à juste titre « la Reine du désert ».

De Zelebi à Deïr, la distance, pour un bateau qui descend le fleuve, est de 92 kilomètres. On en compte à peine 42 en ligne droite. La différence des deux trajets peut donner une idée de la marche capricieuse et lente de l'Euphrate. Les Turcs ne passent pas pour être bien économes de leur temps ;

ils se sont cependant demandé s'il ne serait pas possible d'abréger cette route qui se traînait si paresseusement vers la mer. Ils ont coupé une des boucles du fleuve par un canal. Le canal, en 1836, est encore assez bien entretenu pour que les deux pyroscaphes du colonel Chesney puissent s'y engager sans crainte et y passer sans difficulté.

Deïr est une vieille ville. Elle renferme un millier de maisons et couvre toute une colline, élevée, conique, située sur la rive droite de l'Euphrate. L'antique Birtha devait occuper l'emplacement sur lequel nous voyons s'étaler aujourd'hui les masures modernes.

A 43 kilomètres au-dessous de Deïr, le Khabour, — le Khaboras des anciens, — se jette dans l'Euphrate. Grossi de nombreux affluents, parmi lesquels il faut distinguer l'Hermas et le Mygdonius, ce n'est pas un médiocre tribut qu'il lui apporte.

Au-dessous du confluent du Khabour, l'Euphrate se dirige vers le sud-sud-est. Il arrive ainsi à Werdi. Ce village est à 75 milles et demi de Khabour si l'on suit le contour du fleuve, à 45 milles si l'on mesure la distance en ligne droite. Sur tout cet espace, le fleuve a une largeur moyenne d'environ 400 mètres, avec une profondeur ordinaire de 6 mètres et un courant de 4 milles à l'heure dans la saison des crues. Ne vous attendez pas à trouver devant vous une nappe d'eau unie comme un canal. Dix-sept îles, boisées pour la plupart, divisent la masse liquide et la font s'égarer en de nombreux méandres. Les villes de Rawa et d'Anah finissent cependant par apparaître. A vol d'oiseau, elles n'étaient qu'à 52 milles de Werdi; il en a fallu faire 92 pour les atteindre. Le courant, il est vrai, a facilité la traversée. De Werdi à Rawa et Anah, sa vites-

se n'a pas été moindre de 4 milles. Ce n'est plus seulement dix-sept îles qu'on rencontre dans cette partie de la traversée; le colonel Chesney en compte vingt-six « de diverses grandeurs, les unes boisées, les autres entièrement nues ».

Jusqu'ici, le parcours s'est accompli sans obstacle. Déjà la ville fortifiée de Rawa couronne, sur la rive gauche, le sommet des montagnes; un peu plus bas, les maisons d'Anah bordent la rive droite. On peut les distinguer à l'œil nu au milieu d'épais bosquets de dattiers. Les steamers se trouvent arrêtés par une barrière inattendue. A la hauteur de la dernière des îles, le fleuve est obstrué par une longue chaîne de rochers. On passe néanmoins; on passe à force de patience, d'attention et d'industrie. Un peu plus bas, les voyageurs découvrent, sur la rive gauche, les ruines de l'antique et célèbre Anathô.

L'endroit est pittoresque. Le fleuve, cependant, au fur et à mesure qu'on avance, semble vouloir modifier ses allures. Son lit s'est redressé, ses eaux sont moins errantes. Une succession de collines crayeuses les contient, et, de distance en distance, apparaissent des villages entourés de terrains cultivés. Nous traversons un territoire jadis très peuplé, habité par une population heureuse et florissante : de nombreux débris d'aqueducs semés sur les deux rives en font foi.

Pour gagner, de la ville d'Anah, l'île de Hadisah, il nous faudra faire 49 milles. Aux deux tiers environ de cette distance, le fleuve détourné par de hautes collines, sera contraint de dessiner un grand coude dans la direction du nord-est. 16 milles de parcours ne nous auront fait avancer vers le sud-est que de 2 milles à peine.

L'île de Hadisah n'est éloignée que de 53

milles, — je tiens toujours compte des détours imposés à la navigation, — n'est éloignée, dis-je, que de 53 milles des sources de bitume, dont les habitants de Bagdad, comme ceux de Babylone, se servent encore pour enduire d'une couche imperméable leurs bateaux. C'est là que s'élevait l'ancienne ville d'Is ou de Hit.

77 milles plus bas, nous rencontrerons le château moderne de Feludjah. Tournez-vous du côté de l'Orient : si vous pouviez monter dans une mâture assez haute, vous verriez peut-être, — tant le ciel, dans ces contrées, est pur, — pointer au-dessus de l'horizon les flèches des minarets. La ville des Califes n'est pas à 30 milles de Feludjah, qui reste droit à l'ouest de Bagdad.

Nous allons entrer ici dans la région des canaux. L'Euphrate et le Tigre se sont rapprochés dans un pays si plat que la tenta-

tion d'unir les deux fleuves était inévitable. Au-dessus de Feludjah, c'est-à-dire à 5 ou 6 milles de distance de ce château moderne, s'ouvre le canal encore praticable de Saklawiyah qui vient aboutir à 5 milles au-dessus de Bagdad. Sur un espace de 37 milles environ, de Feludjah aux monticules de Muhammed, on peut reconnaître les traces de trois autres canaux aujourd'hui en partie oblitérés : l'Abou-Gharib, le Nahr-Sersar et le Nahr-Malka, qui communique avec l'Abou-Gharib. Dans le Nahr-Malka, le colonel Chesney croit avoir reconnu le *Flumen regium* d'Ammien-Marcellin, fleuve qui livra passage aux flottes de Trajan et de Julien. Une quatrième communication entre l'Euphrate et le Tigre pourrait être établie par la rivière Kuthah qui court parallèlement aux trois autres coupures. La Mésopotamie, du reste, s'est singulièrement rétrécie : à la hauteur des

monticules de Muhammed elle ne mesure plus que 18 milles de large.

Continuons notre route : nous allons laisser Bagdad derrière nous, le laisser sur notre gauche et traverser, 91 milles plus bas, 60 milles environ plus au sud, les ruines de Babylone. Sur ces ruines, usant des matériaux empruntés aux décombres de l'antique cité, les Turcs ont bâti un bourg d'environ 10,000 âmes —le bourg de Hillah, dont les maisons occupent principalement la rive droite du fleuve. Avant d'atteindre Hillah, l'Euphrate, bien qu'entrecoupé d'îles basses et couvertes de jungles, gardait un aspect imposant, — 200 mètres environ de large, 5 mètres de profondeur, un courant de 2 milles et demi à l'heure, — du moins dans la saison des crues. Au-dessous de Hillah, le volume de ses eaux semble décroître rapidement. De tous côtés, les canaux, les irrigations lui font des

emprunts. Les Turcs ont arrosé jusqu'à leurs bois de dattiers et de grenadiers. Le puissant fleuve y suffit à peine.

De Babylone, au commencement de ce qui fut jadis le fameux lac de Chaldée, l'Euphrate ne cessera de décroître. A 75 milles au-dessous du pont flottant de Hillah, il n'a déjà plus que 160 mètres de large. A l'extrémité nord-ouest de la plaine, il se partage en deux branches, qui se subdivisent elles-mêmes en nombreux canaux d'irrigation. Toutes ces dérivations finissent cependant par se réunir. Une levée de terre les arrête brusquement à la hauteur d'El Karayem et les oblige, dans la saison des grandes eaux, à se répandre sur un espace d'une trentaine de milles.

On serait tenté de croire que l'Euphrate va se perdre au milieu de ces marais : heureusement à 42 milles de la bifurcation qui l'a séparé en deux branches, nous le verrons rentrer en

possession de toutes ses eaux un instant égarées. Des rives élevées le contiennent de nouveau; il est redevenu le puissant Euphrate. Sa largeur augmente; les villages, composés de huttes de roseaux ou de tentes, se succèdent presque à chaque pas. L'Euphrate coule alors à travers un pays fertile. Nous sommes encore une fois en présence d'un fleuve large de 250 mètres, profond de 6 ou 7, mais nous sommes aussi en présence d'un nouveau delta. Les rives se sont plus que jamais abaissées, le fleuve a tourné brusquement à l'est; le delta se prolonge, sur un espace de près de 62 milles, de la ville arabe de Shuyukh à l'enceinte fortifiée de Kurnah.

Faut-il reconnaître, dans cet assemblage de huit cents maisons, presque toutes construites en nattes, l'emplacement de l'ancienne Apamée? Il est du moins un trait commun entre Apamée et Kurnah : toutes deux ont

été chargées, à des époques éloignées de près de deux mille ans, de garder le confluent de l'Euphrate et du Tigre. Kurnah occupe, en effet, comme jadis Apamée, la rive droite du Tigre et la rive gauche de l'Euphrate. Les deux fleuves n'auront plus désormais qu'un seul lit, et ce lit, large de près d'un demi-mille, prendra le nom de Shatt-el-Arab.

CHAPITRE V.

LA DESCENTE DU TIGRE DE MOSSOUL A BAGDAD.

Si le courant n'y mettait obstacle, on pourrait, de Kurnah, remonter le Tigre jusqu'à Bagdad et même jusqu'à Mossoul et à Diarbekir. Peu de voyageurs chrétiens l'ont remonté; beaucoup, au contraire, l'ont descendu. Il nous sera facile, en les interrogeant, de connaître le Tigre presque aussi bien que, grâce au colonel Chesney, nous connaissons l'Euphrate. Procédons par ordre de date. Voici d'abord un Parisien, Jean Thévenot, qui, parti de Saïda, sur la côte de Syrie, le 25 mars 1664, vient s'embarquer à Mossoul le 8 août, après avoir traversé l'Arabie, fran-

chi l'Euphrate à Bir et suivi à peu près, de Bir à Mossoul, la route d'Alexandre : « La ville de Mossoul, dit-il, anciennement appelée Assour, est bâtie sur le bord du Tigre, qui est au levant à son égard. Le Tigre semble un peu plus large que notre Seine : il est fort profond et rapide... L'hiver, il déborde et devient plus d'une fois aussi large qu'en été ».

Chaque pays a sa batellerie fluviale que le cours des siècles n'a guère altérée. Les radeaux qui descendent le Tigre sont, à peu de chose près, ceux qu'a vus et décrits Hérodote. On les désigne aujourd'hui sous le nom de *kéleks :* « Le kélek, dit Thévenot, est une sorte de bateau qui n'a ni cheville, ni clou, ni même aucun morceau de fer, quoiqu'il soit composé d'au moins autant de pièces que nos bateaux. Il n'a ni mât, ni voile. Pour faire ces bateaux, on attache avec des cordes

plusieurs outres ensemble, en figure carrée, mais un peu plus longue que large. Notre kélek avait 20 outres en longueur et 13 en largeur, ce qui faisait en tout 260. On attache sur ces outres un train ou lit de perches liées ensemble et l'on pose sur ce lit quatre bancs qui ne sont autre chose que des liasses de perches grosses d'environ un demi-pied. On les met distants l'un de l'autre d'environ 2 pieds et demi et à hauteur d'autant. De cette sorte, il reste en dehors tout à l'entour un chemin ou rebord de 2 ou 3 pieds de large; après cela, ils mettent sur ces bancs des perches dont les bouts posent chacun sur un des bancs et ils chargent sur ces bâtons les marchandises et les hommes. Ainsi ces bateaux ont, par le bas, environ 4 toises de longueur et 3 de largeur; par le haut, quand ils sont chargés, environ 3 toises de long et 2 de large. Ils ont de hauteur, compris leur charge,

environ 5 ou 6 pieds. Il n'y a ni gouvernail, ni voile, et tout l'équipage consiste en trois mariniers, dont deux font aller le bâtiment avec deux rames, qui sont vers un des bouts, une de chaque côté. Le troisième matelot arrose les outres, qui, sans cette précaution, se dégonfleraient. Il n'y a ni poupe, ni proue et cela va de tous côtés, mais ordinairement de largeur, au contraire des nôtres. Il faut tous les soirs ressouffler les outres, ce qu'ils font avec des bouts de canne. Les kéleks abordent à terre, tous les jours deux fois, pour satisfaire aux nécessités humaines. Ces beaux bâtiments ne laissent pas de porter 15 ou 20 quintaux de marchandises et autant d'hommes ».

La description est complète; les voyageurs qui viendront après Thévenot auront quelque peine à y rien ajouter. Le kélek sur lequel Tavernier avait pris passage, douze ans aupa-

ravant, le 15 février 1652, portait 30 passagers et 33,000 livres de marchandises, « poids de Paris ». Le 22 juillet 1781, un voyageur italien, Sestini, s'abandonne, lui aussi, au courant du Tigre. Le kélek auquel il se confie est soutenu par deux cents outres et portera sans peine 4,000 livres pesant. Nous sommes loin du kélek de Tavernier qui en portait huit fois autant; du kélek même de Thévenot dont le chargement variait entre 15,000 et 20,000 livres. « Deux grosses solives en croix, écrit Sestini, forment la quille. A ces solives sont attachés de gros fagots de branches d'osier, un peu distants les uns des autres, et, tant aux fagots qu'aux solives, des outres de peau de chèvre enflées. Ces outres se touchent et forment le pont du bateau. Comme l'eau passe à travers les outres, on place sous les caisses des faisceaux de branches de réglisse, ce qui les préserve

de l'humidité et facilite la visite des outres qu'il faut remplir de vent quand elles se dégonflent et mouiller quand elles sont trop desséchées, de peur qu'elles ne se crèvent ».

Les siècles se succèdent, les empires s'écroulent ou s'élèvent, le kélek demeure invariable dans sa forme et dans sa construction. Notre compatriote, M. Lejean, le retrouvera, au mois de mars 1866, tel que nous l'ont représenté Hérodote en l'année 456 avant Jésus-Christ, Tavernier en l'année 1652 de notre ère, Thévenot en 1664, Sestini en 1781 : « Le kélek, nous dira M. Lejean dans un style plus châtié, mais non plus expressif que celui de ses prédécesseurs, n'est pas exactement défini par le mot de radeau. C'est un mode particulier de transport connu depuis trois mille ans et dont on peut trouver la description dans Hérodote. Un marchand qui va de Diarbekir à Mossoul ou de Mos-

soul à Bagdad, se fabrique un radeau soutenu par une couche d'outres gonflées. Sur le plancher du radeau, il entasse ses marchandises et dresse une cabine en planches ou une simple tente : puis il part, suivant le fil de l'eau et s'arrêtant la nuit. Arrivé à destination, le kélek est dépecé; les outres, dégonflées, sont mises à dos de chameau ».

Voilà ce qui composerait encore au besoin les flottilles du Tigre et de l'Euphrate. Ces flottilles, en hiver, lorsque les eaux sont hautes, peuvent aller en trois jours de Mossoul à Bagdad et de Bir à Hillah. En toute autre saison, le trajet exige au moins deux ou trois semaines. Mais la difficulté ne gît pas dans les lenteurs de la traversée : le fleuve ira toujours aussi vite que les armées qui lui confieront le service des approvisionnements. Ce qu'il serait essentiel de savoir, c'est le tirant d'eau au-dessus duquel il faut renoncer

à l'espoir de faire flotter des bâtiments à rames ou des bâtiments à vapeur sur les deux grands fleuves qui enveloppent la Mésopotamie. Deux steamers anglais démontables : l'un, de 50; l'autre, de 20 chevaux, ont pu, au mois de mars 1836, être transportés à dos de chameau de l'embouchure de l'Oronte à Bir, être de nouveau assemblés pièce à pièce sur les bords de l'Euphrate, descendre ensuite ce fleuve jusqu'à Hillah, traverser par un canal demeuré praticable l'espace qui sépare les ruines de Babylone de Bagdad et gagner enfin Bassorah par le fleuve, dans le lit duquel se confondent à Kurnah, sous le nom de Shatt-el-Arab, les eaux de l'Euphrate et du Tigre.

Une flottille à vapeur ne serait pas seulement au sein de ces déserts un incomparable instrument de transport, ce serait aussi un précieux auxiliaire pour l'armée qui s'en serait assuré le concours. Malheureusement on

ne transporte pas toute une flottille à vapeur à dos de chameau, et pour en construire à Bir ou à Mossoul il faudrait être maître depuis longtemps du pays, y avoir fondé des ateliers, accumulé des matériaux, réuni des ouvriers. Nous n'en sommes pas là : contentons-nous donc des kéleks assistés, comme le fut la flottille de l'empereur Julien, d'un certain nombre de bâtiments à rames.

« Le Tigre, dit Thévenot, est plus tortueux qu'aucun fleuve que j'aie vu. Il fait grande quantité d'îles et il est rempli de plusieurs bancs de pierre. Lorsque nous passions près de quelqu'un de ces bancs, tous les Turcs ensemble appelaient Mahomet à leur secours ». — Tavernier, douze ans plus tôt, ne signalait pas seulement des bancs de pierre au-dessous de Mossoul; il se plaignait d'avoir rencontré une véritable digue, une digue traversant le Tigre d'un bord à l'autre.

« Cette digue, dit-il, a 200 pieds de large et fait faire à la rivière, en descendant, une cascade d'environ vingt brasses. Elle est bâtie de grosses pierres, qui, par la succession du temps, se sont endurcies comme de la roche : nous sortîmes tous du kélek et il fallut débarquer les marchandises pour les faire porter à une lieue de là sur des chevaux et des bœufs que les Arabes nous amenèrent.

Le passage de cette digue est chose digne d'admiration. On ne peut voir sans étonnement la chute de ce kélek qui tombe tout d'un coup de la hauteur de près de 120 pieds et qui, passant parmi les ondes bouillonnant entre les rochers, est soutenu des outres et demeure toujours sur l'eau. Les hommes qui le conduisent se lient à une perche courbée en demi-cercle, où ils ont aussi leur rame attachée, de peur que les ondes ne

les emportent. Cette digue empêche absolument la navigation sur le Tigre ».

Tout dépend évidemment de la saison. Tavernier descend le Tigre au mois de février 1652; Thévenot le descendra au mois d'août 1664. Parti de Mossoul à la pointe du jour, il se trouve vers les trois heures de l'après-midi en présence de ce qu'il appelle « les restes des fondements d'un pont ». — « L'eau, dit-il, passe par-dessus avec un si grand bruit que nous l'entendîmes une demi-heure avant d'y être. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous descendîmes à terre à main gauche, parce qu'il n'y a qu'un petit passage proche de terre pour les kéleks. L'été, il y a si peu d'eau que souvent ils sont obligés d'aller passer tout au milieu par-dessus les pierres qui sont à fleur d'eau et font comme une cascade ».

Sestini, au mois de juillet 1781, voit en-

core s'atténuer l'obstacle déjà moins effrayant et moins infranchissable pour Thévenot que pour Tavernier : « Nous remarquâmes, dit-il, les débris de quelques piliers d'un ancien pont sur le Tigre. Quand les eaux les couvrent, ce passage peut être dangereux pour les kéleks. Tavernier parle d'un rapide qui oblige à décharger les bateaux et à faire, avec des bœufs et des chevaux, un portage de 3 milles. Nous ne vîmes rien de semblable. Les grandes eaux auront sans doute emporté les bancs de sable qui obstruaient la navigation ».

Le plus moderne des voyageurs dont j'ai compulsé les récits pour éclairer ma route, M. Lejean, que j'ai eu l'honneur de connaître personnellement pendant un voyage qu'il fit, en l'année 1858, au Montenegro, M. Lejean ne fait pas un instant allusion à la barrière dont l'importance n'a pas été appréciée

de la même façon par ses trois prédécesseurs. Il est donc très probable que la digue de Tavernier, comme les pierres de Thévenot et de Sestini, aura disparu. Personne, en tout cas, ne soupçonnera le gouvernement turc d'y avoir été pour quelque chose.

L'endroit périlleux franchi, Tavernier a fait recharger ses marchandises. Dès les premières lueurs de l'aube, le 17 février, il se remet en route : « Après trois heures de chemin, écrit-il, nous trouvâmes la rivière appelée Zab, qui se jette dans le Tigre, du côté de la Chaldée. A une demi-lieue au-dessus de cette rivière, il y a un beau château de briques, bâti sur une petite colline, mais, n'y ayant personne dedans, il commence à se ruiner ». Sestini nous apprendra le nom de ce château délabré qu'il va laisser à sa droite. C'est Top-Kaleh, — le château du Canon. — A gauche, se trouve l'embouchure du Zab,

le Lycus de Ptolémée : — « Cette rivière, dit-il, vient des monts Gordyens ».

Parti le 15 février de Mossoul, Tavernier aborde le 25 à Bagdad. Sestini, au mois de juillet, accomplit le même trajet en trois jours et demi, — du 2 au 5 juillet à minuit. « Les eaux, dit-il, n'étaient ni trop hautes, ni trop basses ». Lejean a voyagé au mois de mars : le Tigre l'a conduit devant Bagdad en cinq jours.

C'est en accompagnant Tavernier que nous ferons le plus amplement connaissance avec un fleuve où tout était nouveau et semblait digne d'observation pour des chrétiens. Le 17 février, après avoir passé douze heures sur l'eau, le kélek de Tavernier aborde, au-dessous de Top-Kaleh, « en un endroit où il y a des bocages ». — « Ces abordages, remarque Sestini, sont quelquefois dangereux. Lorsque le vent est violent, il fait tourner

le bateau ; et, si la rive est pierreuse, adieu vessies, ventouses et kéleks ! Sur le sable il n'arrive point d'accident ».

A peine accostés au rivage, les compagnons de Tavernier se sont empressés de couper du bois et de faire grand feu toute la nuit. Ils ne s'en tiennent pas là. Les lions ont pris l'habitude de se retirer dans le bois près duquel le kélek s'est échoué. Pour les maintenir à l'écart, les Turcs font de temps en temps des décharges d'arquebuse.

Le 18 février, les voyageurs voguent pendant treize heures et vont coucher du côté de l'Assyrie. Ce soir-là, les Arabes leur apportent « des laitages et du beurre frais ». Ils viennent à la nage, une outre attachée sous le ventre, une autre outre sur la tête. Ils ne veulent point d'argent : en échange des marchandises qu'ils apportent, il faut leur donner du tabac, du biscuit ou du poivre.

Le 19 février, après quatre heures de route, apparaît l'embouchure du petit Zab, du Zab-Asfal. Tavernier appelle cette rivière l'Altoum-Sou, — *la rivière d'or*. « Elle vient, dit-il, du royaume des Mèdes. L'eau en est excellente. Je l'ai côtoyée environ trois jours, en revenant de Tauris à Alep et passant le Tigre à Messia ». Dans le petit Zab de Tavernier, Sestini, de son côté, a reconnu le *Caprus* de Ptolémée. Ce n'est pas à la rivière qu'il attribuera le nom de *rivière d'or :* c'est au pont qui en joint les deux bords, non loin de l'embouchure : — Altoum-Kupri, *le pont d'or*. Avant d'y arriver, il a passé, dès le soleil levant, devant le Toprak-Kaleh, — *le château de terre*. Toprak-Kaleh est un de ces monticules faits de main d'homme, qu'au dire de Pline, on élevait jadis sur les bords du fleuve pour s'y retrancher. Un peu plus bas, à Canuga, le Tigre coule resserré dans

une gorge profonde entre des montagnes. Ces montagnes, « nues et arides », Sestini nous en apprendra le nom : c'est le Gebel Hamrin, qui ouvre ainsi au Tigre une porte vers le midi.

Au-dessous de l'embouchure du petit Zab, le long du Tigre, Tavernier observera « quantité de sources d'où il sort du bitume, et d'autres ruisseaux d'eau chaude qui sentent le soufre ». De tout temps on a bataillé dans ces parages. « Tout ce jour-là, écrit Tavernier, nous ne vîmes qu'Arabes et Kurdes qui marchaient le long du fleuve : les Arabes du côté de la Mésopotamie, les Kurdes du côté de l'Assyrie. Ils étaient en guerre et marchaient en bon ordre, tant d'un côté que de l'autre. La jeunesse allait devant avec l'arc, les flèches et quelques mousquets. Plusieurs portaient la demi-pique. On voyait suivre les femmes, les filles et les petits enfants, avec

leurs troupeaux de bœufs, de moutons et quantité de chameaux. Les vieillards marchaient les derniers. Tant les Arabes que les Kurdes envoyaient trois ou quatre cavaliers faire la découverte sur des éminences. Car, aussitôt qu'ils voient l'occasion de se jeter sur leurs ennemis, ils passent promptement la rivière à la nage avec leurs chevaux ».

« Pour éviter ces gens-là, se hâte d'ajouter Tavernier, nous voguâmes dix-neuf heures de suite ».

De Mossoul à Bagdad, la distance à parcourir peut être évaluée à cent lieues environ. A mi-chemin vous rencontrerez, « du côté de la Mésopotamie », le village de Tekrit. « On y change, dit Sestini, de bateliers ». La plage est élevée et la ville bâtie sur la hauteur. C'est la première ville de l'Irak-Arabi. Les maisons sont faites de terre et de briques crues. Outre la ville, Tavernier, en 1664, a

remarqué là un château à moitié ruiné, « ayant encore quelques belles chambres ». La rivière lui servait de fossé du côté du nord et du levant. « Les Arabes, rapporte Tavernier, disent que ce fut autrefois la plus forte place de la Mésopotamie, quoiqu'elle soit commandée par deux éminences qui en sont fort proches ».

Après trois heures de route, Tavernier trouvera, — sur la côte de l'Assyrie cette fois, — un nouveau village, — Iman-Dour. Ce nom est celui d'un saint. Iman-Dour est enterré là dans une mosquée qui est devenue, grâce aux dépouilles qu'elle renferme, un lieu de pèlerinage.

De Tekrit à Bagdad, Tavernier comptera soixante-trois heures de vogue presque continue. A deux heures de Tekrit, les Turcs insistent pour mettre pied à terre. Ils veulent aller faire leur prière à une mosquée qu'ils

appellent Soumera. Dans l'emplacement de ce temple musulman, nous serions bien tentés de reconnaître le lieu où s'élevait jadis l'antique Samara. « Il y a apparence, observe avec raison Tavernier, qu'il y eut autrefois, en cet endroit même, une grande ville; car, sur plus de trois lieues le long du fleuve, on ne rencontre que des ruines ».

Le champ de bataille de Maranga, ce champ de bataille où Julien trouva la mort, le 26 juin 363, n'est pas loin. La plupart des érudits s'accordent à le placer à quelques kilomètres de Soumera.

Le cours du fleuve est devenu plus droit; la largeur est plus grande. Le Tigre, cependant, continue de former encore plusieurs îles et de s'égarer parfois en de soudains détours. Entre Tekrit et l'embouchure de l'Adhem, « qui entre dans le Tigre du côté de l'ancienne Chaldée », on n'aperçoit sur les deux rives

du fleuve que « de méchantes huttes faites de branches de palmier ». Mais bientôt la plage, si vous voyagez, comme Sestini, au mois d'août, va s'égayer de la verdure de grandes plantations de millet. Vous commencez à trouver des dattiers ; le fleuve coule devant vous, large et majestueux : encore quelques heures et vous serez à Bagdad.

CHAPITRE VI.

LES EXPÉDITIONS ROMAINES EN ASIE, DE L'AN 190 AVANT NOTRE ÈRE A L'AN 363 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

La navigation n'est donc pas moins facile sur le Tigre que sur l'Euphrate. L'armée qui s'assurera ces deux bases d'opérations sera infailliblement maîtresse de la Mésopotamie. Ici les voies fluviales prennent d'autant plus d'importance, qu'une chaleur intolérable rend les marches par terre aussi lentes que pénibles. Ce sont, à tous les points de vue, des marches meurtrières.

Au mois de juillet 1841, un voyageur français, le peintre Flandin, cheminait dans les

plaines immenses qui vont, s'abaissant toujours, jusqu'au golfe Persique. « Un horizon sans bornes, écrit-il, miroitait incertain et tremblant sous les rayons d'un soleil de feu. Nous reposant le jour, nous attendions que le soleil fût couché pour reprendre notre marche dans les ténèbres ». Les marches de nuit sont permises à des caravanes; elles ne sont que trop souvent interdites à des armées. Cependant, comment affronter autrement les violences d'un climat qui n'a pas été fait pour des Européens? Le tableau que nous a tracé Sestini n'est pas moins décourageant que les quelques lignes échappées de la plume de Flandin. Il est vrai que Sestini arrive à Mossoul le 2 juillet et que le mois de juin fut le mois employé par Flandin pour cheminer de Tauris à Bagdad. On ne pouvait longer la lisière de la Mésopotamie dans une saison plus chaude.

Parti en éclaireur, Sestini découvre Mossoul de très loin : « On croirait, dit-il, que les toits et les murailles sont en feu, tant la réverbération est grande. La plaine est déserte. On voit seulement, çà et là, quelques tentes de Kurdes. La terre est si calcinée et la chaleur si intense qu'on ne trouve que rarement des plantes. Pendant quatre mois de l'année, on couche sur les terrasses. L'intérieur des appartements est échauffé comme une fournaise. On ne peut dormir qu'à la belle étoile ».

Ce qui rend surtout le trajet par terre redoutable, ce n'est pas tant cette chaleur continue, accablante, que les tempêtes de sable, — le *sam* ou *samiel*, — qui viennent lui faire diversion. « *Sam*, en arabe, dit Thévenot, veut dire poison, et *iel*, en turc, signifie vent, — si bien que *samiel* veut dire vent de poison. Ce pourrait être le *ventus urens* dont parle Job. M'étant informé de ce vent, cha-

cun m'en a dit la même chose ; à savoir que c'est un vent fort chaud qui règne en été. Quand une personne a respiré ce vent, elle tombe tout d'un coup morte sur la place, quoiqu'il y en ait quelquefois qui ont le temps de dire qu'ils brûlent en dedans. D'abord qu'un homme est tombé mort de ce vent, il devient tout noir comme de l'encre ».

On a pourtant fait la guerre en Chaldée et en Mésopotamie : on pourra la faire encore. Seulement il sera prudent de se munir, comme voulaient le faire l'empereur Napoléon et l'empereur Julien, « d'une grande quantité de chevaux et de mulets, ainsi que de navires qui puissent transporter sur l'Euphrate le froment, le biscuit et le vinaigre (1) ». Il ne sera pas non plus inutile « d'inviter les tribus sarrasines à se joindre à l'armée et de pré-

(1) Lettre de l'empereur Julien à Libanius.

venir, autant que possible, les délits militaires par une ordonnance à la fois douce et efficace (1) ».

« Comme ces pays, faisait remarquer avec juste raison un écrivain anglais, n'ont pas été modifiés par l'action d'une civilisation puissante, leurs facilités, comme leurs obstacles naturels, sont restés les mêmes. Il en résulte que les armées qui les traverseront devront s'avancer par les mêmes routes et combattre à peu près sur les mêmes champs de bataille ».

Les opérations des armées romaines nous montrent, en effet, que le pays, bien que ruiné aujourd'hui par les Persans, par les Arabes et par les Turcs, qui l'ont foulé dans tous les sens, n'a guère changé depuis le temps de Crassus, de Trajan et de Julien.

(1) *Ibid.*

D'opulentes cités, il est vrai, ont disparu; mais, dès qu'on sortait de ces cités, on rencontrait le désert et des difficultés de ravitaillement suffisantes pour expliquer les défaites des premiers soldats du monde.

Ce fut en l'année 190 avant notre ère que les Romains passèrent pour la première fois en Asie. Dès le premier jour, il fut établi jusqu'à l'évidence que les armées asiatiques étaient hors d'état de leur tenir tête. La conquête ne serait retardée que par les embarras des transports. C'est ce que nos troupes ont rencontré en Algérie et au Mexique. De l'année 120 à l'année 63 avant Jésus-Christ, Mithridate joua, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, le rôle dont nous vîmes Abd-el-Kader s'acquitter dans la Régence algérienne, vis-à-vis du maréchal Bugeaud et du duc d'Aumale.

En l'année 59, Crassus eut le gouverne-

ment de la Syrie. Les Romains, à cette époque, ne doutaient plus de rien; il semblait qu'aucun obstacle ne pouvait les arrêter. Crassus, n'ayant pas de Mithridate à dompter, voulut conduire ses troupes contre les Parthes. Pour la première fois, les Romains se trouvèrent aux prises avec le désert. Crassus avait franchi l'Euphrate au zeugma de Thapsaque; il entrait en Mésopotamie avec 40,000 hommes, y compris les auxiliaires. On assure que son lieutenant, Cassius, le pressa de longer l'Euphrate pour tirer ses vivres de la flottille, pendant qu'il marcherait sur Séleucie, — nous dirions aujourd'hui sur Bagdad. Crassus obéit à d'autres conseils. Il crut pouvoir terminer la campagne à la romaine, par une seule journée, par une bataille qui prendrait rang à côté des combats de Pydna et de Magnésie. Il s'enfonça dans un pays désert à la poursuite des Parthes.

Les Parthes l'attendirent, en effet, mais pour reculer, pour l'entraîner de plus en plus sur un terrain où leurs cavaliers et leurs archers auraient tout l'avantage. Le fils de Crassus, arrivé récemment des Gaules, se laissa prendre le premier au piège. Les Parthes l'enveloppèrent, lui coupèrent la tête et allèrent montrer ce trophée sanglant à son père. Les Romains n'ont jamais péché par un excès de sensibilité, et la sensibilité ici eût été plus que de la faiblesse. Crassus avait de trop grands devoirs à remplir pour s'abandonner à la douleur. « Ce malheur, dit-il avec raison, ne concerne que moi ». Il ne put faire, cependant, que ses soldats n'y vissent un funeste présage.

On ne saurait croire à quel point le découragement est prompt quand les forces humaines ont donné tout ce qu'il est permis d'en attendre. Les soldats du général Dupont et

les soldats de Crassus ne laissent guère à leurs chefs dans ces circonstansces douloureuses d'autre parti à prendre que « de se couvrir la face de leur manteau ». C'est ce que fit le malheureux Crassus. Il abandonna au conseil de guerre le soin de décider la retraite, des bords de la Bilecha où l'on avait combattu, sur Carrhes.

Rester à Carrhes, c'était s'exposer au risque d'y être investi. Crassus en sortit de nuit presque aussitôt après y être entré. Une infanterie harassée ne dérobe pas longtemps sa marche à une cavalerie alerte qui combat sur son propre terrain. Crassus ne tarda pas à se trouver égaré au milieu des marais à travers lesquels il tentait de rejoindre, par le cours de la Bilecha, le gué de Thapsaque. L'ennemi n'avait pas cessé un instant de le harceler. Il commit la faute d'entrer en négociations, la faute plus grande d'y compro-

mettre sa personne. Un tumulte soudain s'éleva. Crassus fut massacré, la majeure partie de son armée fut détruite.

« Trente mille Romains, dit Eutrope, restèrent sur le champ de bataille ». Il nous sera permis de mettre ce chiffre en doute. Crassus avait traversé l'Euphrate à la tête de sept légions et de 4,000 chevaux. La légion romaine au complet ne dépassait guère l'effectif d'une de nos divisions au grand complet de guerre, — 6,000 hommes environ. Cassius, en outre, le questeur Cassius que le sort réservait pour le meurtre de César, réussit à sauver sa colonne presque tout entière. Quand on se reconnaît après une catastrophe, on reste étonné du nombre de soldats qu'on retrouve.

L'imagination des peuples grossit toujours les conséquences d'une défaite. Les Parthes furent, à partir de la défaite de Carrhes, considérés comme les ennemis les plus in-

accessibles à la puissance romaine. Ils n'étaient cependant dangereux que lorsqu'on les allait chercher chez eux. La question des transports est la grosse question dans toutes les guerres qui ont le désert pour théâtre. C'est parce qu'ils ont su organiser leurs convois que le maréchal Bugeaud, le général de La Moricière et le Duc d'Aumale sont venus à bout des Arabes.

Antoine, un général d'une bien autre valeur que Crassus, faillit avoir, quelques années après la bataille de Pharsale, le même destin que l'infortuné collègue de Pompée. Il n'y échappa que par des prodiges d'énergie. Arrêté dans les montagnes de l'Atropatène par la nécessité de prendre une place forte sans machines de guerre, il vit ses bagages enlevés par une surprise de cavalerie et leva le siège au moment où il comprit qu'il allait manquer de vivres.

Lever un siège n'est rien quand on a une ligne de retraite assurée. Antoine fut obligé de se jeter, comme Xénophon, dans les montagnes pour gagner, des bords du lac d'Ourmiah, la plaine de Tauris. Soliman le Grand passera un jour par ce chemin. Il ne pardonnera jamais à son favori, le grand-vizir Ibrahim, les dangers qu'il y a courus. Pour Antoine, cette campagne contre les Parthes fut assurément la campagne la plus dure qu'il ait jamais faite. Il y déploya des talents militaires de premier ordre.

Plus de cent cinquante ans se passent : Auguste a sagement limité son empire. Ses successeurs se sont contentés de posséder la Syrie et l'Arménie. Entre les Romains et les Parthes il n'y a plus de sujets de querelles. Le discrédit où est tombé à Rome le pouvoir central semble pourtant avoir rejailli peu à peu sur les provinces. Les Parthes sont les

premiers à violer la trêve. « Néron régnant, nous assure un écrivain du quatrième siècle de notre ère, Sextus Rufus, contemporain d'Eutrope, les Parthes firent passer sous le joug deux légions romaines. » L'outrage ne devait être vengé que par Trajan. L'empereur que l'Espagne avait donné à l'Italie et au monde s'empara de Ctésiphon, la capitale des Parthes. « Il pénétra ensuite, dit Sextus Rufus, jusqu'aux frontières de l'Inde et réduisit en provinces romaines l'Arménie, l'Assyrie, la Mésopotamie ».

Les succès de Trajan eurent deux causes : l'affaiblissement des Parthes tourmentés par des rivalités domestiques, et une judicieuse préparation à la guerre. Le fils adoptif de Nerva, empereur depuis l'année 98 de notre ère, vainqueur des Daces, des Arabes et des Arméniens, se mit en marche pour aller attaquer Ctésiphon, le grand objectif de toute

expédition romaine, aux premiers jours du printemps de l'année 107, c'est-à-dire dans la neuvième année de son règne. Pour passer d'un bord du Tigre à l'autre, pour porter ses approvisionnements, il lui fallait une flottille. Il la fit construire avec des bois apportés, à dos de chameau ou à dos d'hommes, de Nisibe.

Si l'on en peut croire Dion Cassius, il fit bien autre chose. Sa flottille voyagea deux fois par terre : du Tigre à l'Euphrate d'abord, puis de l'Euphrate au Tigre, pour le conduire enfin sous les murs de Ctésiphon. Ce fut alors que Trajan descendit jusqu'aux bords du golfe Persique. Revenu à Ctésiphon, il comprit aisément que sa conquête serait éphémère. Il plaça la couronne sur la tête d'un des princes qui se disputaient le pouvoir et qu'il savait tout prêt à le recevoir des mains de l'étranger, puis il songea un

instant à traverser l'Arabie pour regagner la mer. Mais il fut moins heureux contre les Sarrasins que contre les Parthes. Le manque d'eau et de vivres, les chaleurs excessives l'obligèrent à rebrousser chemin. Il prit alors la route de la Cilicie et alla mourir à Sélinonte.

Adrien revint à la politique d'Auguste : il se concentra. L'Arménie, la Mésopotamie, l'Assyrie, furent de nouveau abandonnées. L'Euphrate devait à l'avenir servir de limite entre les Romains et les Parthes. Les occupations restreintes sont un rêve. Le gendre de Marc-Aurèle, Verus, associé à l'empire, se voit contraint de retourner sous les murs de Ctésiphon que les Romains s'obstinent encore à nommer, du nom de son premier fondateur, Séleucie. Septime-Sévère dut vaincre aussi les Parthes et faire de l'Arabie une province romaine. Caracalla, son fils, fait à son tour irruption dans la Mésopotamie. Il y

porte le fer et le feu avant de se replier sur Édesse. Là se terminèrent ses triomphes et s'évanouirent ses grands projets. Il fut assassiné en l'an 217 de notre ère.

Un autre Sévère, Alexandre, eut affaire en 233 à des Parthes régénérés par la révolution qui rendit le pouvoir aux Perses et plaça sur le trône la dynastie Sassanide. Le fondateur de cette dynastie envahit brusquement le territoire romain à la tête d'une armée. C'était jouer le jeu de ses ennemis que de se présenter à eux avec 1,800 chars et 700 éléphants. Du moment qu'il s'alourdissait, il perdait son principal avantage. Aussi, tout vaillant soldat qu'il pût être, fut-il battu par les légions qu'il allait combattre sur leur terrain.

Cinq ans plus tard, en l'année 238, Alexandre Sévère tombait, comme Caracalla, sous les coups d'un assassin. La Mésopotamie et la Syrie furent de nouveau ravagées par

les Perses; Antioche elle-même succomba. Le successeur d'Alexandre Sévère, Gordien, reprit aisément l'offensive. Perses et Romains étaient également armés pour repousser l'invasion, également faibles, quand il fallait la tenter. Gordien fut d'ailleurs, comme Alexandre Sévère, comme Caracalla, frappé, au milieu de ses triomphes, non pas par l'ennemi extérieur, mais par ses propres troupes.

Un autre empereur, Valérien, tomba, — ce qui ne s'était point encore vu, — au pouvoir des Asiatiques, qu'il venait châtier. La captivité de Valérien, défait près d'Édesse, en l'année 260, est restée célèbre. Le prince de Palmyre, Odenat, à la tête de ses Arabes, vengea Valérien; il ne le délivra pas. La Mésopotamie se prête aux incursions rapides et soudaines. Le difficile est de s'y maintenir. Il n'y a que les fleuves dont elle est

enveloppée qui puissent donner quelque consistance à l'invasion.

La veuve d'Odenat, la célèbre Zénobie, faillit être plus dangereuse encore pour la puissance romaine que les Perses. Si elle ne s'était pas enfermée dans une place forte, elle eût peut-être épuisé à la longue les armées d'Aurélien. Elle fut perdue dès qu'elle cessa d'être insaisissable.

Il y eut un moment où l'on put croire que la prépondérance de Rome allait s'affirmer de nouveau sur l'Orient aussi bien que sur l'Occident : ce fut le jour où Dioclétien établit l'empire sur des bases nouvelles, substituant une tyrannie savante et compliquée au despotisme militaire condamné à rester à la merci du moindre caprice des légions. Ce jour-là les Perses, malgré une première victoire surprise à Galère, durent trembler. Le roi de Perse, quand Galère revint à la charge,

n'eut que le temps de fuir, laissant entre les mains du lieutenant de Dioclétien la reine et ses enfants. Pour les racheter, il lui fallut céder les provinces situées à l'ouest du Khaboras, le Khabour actuel.

La guerre de frontière dès lors s'éternisa. Sous l'empereur Constance, en l'année 350, la ville de Nisibe, investie par Sapor, soutint un siège de quatre mois et ne fut sauvée que par une diversion inattendue faite par les Messagètes.

L'année 359 fut marquée par une invasion qui dépassa de beaucoup les limites où s'étaient jusqu'alors arrêtés les Perses. C'est à sa source que Sapor, prêt à se jeter dans les montagnes de l'Arménie, voulait cette fois aller traverser l'Euphrate. Le siège d'Amida le retint, malheureusement pour lui, près de deux mois et demi. Il dut se replier et ajourner ses projets à l'année suivante. En l'année

360 il reparaît en Mésopotamie. La Mésopotamie était tellement dévastée qu'aucune armée n'y pouvait séjourner sans faire venir ses vivres du dehors. Voilà cé qui donnait tant d'importance à la possession du cours de l'Euphrate, tant d'importance aussi aux places fortes qui, comme Singara, Nisibe, Tigranocerta, défendaient les approches du Tigre.

Les progrès de Sapor maître de Singara devenaient menaçants. Constance se fût sans aucun doute porté à sa rencontre, si l'armée des Gaules n'eût, en ce moment même, proclamé son neveu Julien empereur : Julien devenait dès lors pour le fils de Constantin bien autrement dangereux que Sapor. Constance tourna le dos aux Perses et se mit en route pour Byzance, impatient de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Il mourut en chemin, comme était mort Trajan, dans une ville de la Cilicie. Ce fut donc à Julien qu'é-

chut, pour début de règne, la tâche difficile de réprimer les dévastations de l'ennemi du sud et de rendre la sécurité à l'Asie romaine (1).

(1) Voyez : *la Marine des Ptolémées et la marine des Romains,* Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. Tome 1, p. 177-178, 179, 180, 185, 186, 187, 195, 196, 197, 198.

CHAPITRE VII.

EXPÉDITION DE L'EMPEREUR JULIEN EN 363. — D'ANTIOCHE A L'EMBOUCHURE DU KHABORAS.

Je n'ai pas l'intention de descendre dans l'arène où se sont mesurés les chrétiens et les philosophes. Je veux laisser en paix la mémoire du grand apostat. Un siècle plus tôt on se fût accordé à ne voir en lui qu'un nouveau Marc-Aurèle; moi j'y cherche surtout un nouvel Alexandre. Julien est, en effet, un Alexandre, par la vaillance, par la générosité, par le culte des lettres, par les penchants affectueux; c'est malheureusement un Alexandre moins la grâce, et de plus un Alexandre dépaysé au milieu de son siècle.

Ah! qu'il est dur de n'être pas de son temps! Bien des illustrations n'ont guère d'autre raison d'être que d'avoir su venir au monde à propos. Julien est né à contre-saison. On dirait un aérolithe tombé au milieu du torrent. Ce n'est certes pas un motif pour refuser justice à ses grandes qualités : c'en est un à coup sûr pour déplorer qu'il n'en ait pas pu faire un meilleur emploi. Vouloir rendre le monde au paganisme en l'année 361, n'était-ce pas, en effet, une démence bien autrement inexplicable que celle de Dioclétien, une démence plus douce, je l'accorde, mais dont les résultats pouvaient être encore plus funestes. Et tout cela mêlé d'une dévotion confuse, d'une dévotion remplie de mystère à laquelle il était physiquement impossible d'associer un grand peuple, un peuple dur, correct, qui n'avait jamais respecté la Divinité que comme l'expression de la loi et

qu'il ne fallait pas s'aviser de vouloir nourrir de magie. Le ciel se montrera clément en procurant à Julien la mort d'un soldat. Vaillant soldat, il le fut jusqu'au bout et je crois pouvoir ajouter habile capitaine.

Suivons-le dès ses premiers pas. Suivons-le avec soin : nous reconnaîtrons qu'il laisse peu de prise à la Fortune. L'hiver s'était passé à Antioche, non pas dans l'inaction, mais en préparatifs sérieux. Au mois de mars 362, Julien pouvait disposer de 83,000 hommes.

En cinq jours, il atteignit Hieropolis. — J'écris Hieropolis pour distinguer cette ville de l'Hierapolis de Phrygie. — Le nom moderne d'Hieropolis serait, au dire des savants commentateurs de la table de Peutinger, Kara-Bambuche ou Buyùk Mumbedj. Fondée par Séleucus Nicator, elle devint sous les Séleucides un des grands entrepôts du commerce de l'Orient. Constantin en fit la

capitale de la nouvelle province de l'Euphrate. Les géographes l'ont placée à cinq journées d'Antioche, à deux et demie de Béroé.

Est-ce sur le pont de bateaux auquel aboutissait la route directe d'Hieropolis à l'Euphrate que Julien a passé ce fleuve? N'est-il pas, au contraire, allé chercher 36 milles environ plus au nord le Zeugma d'Apamée, en d'autres termes le passage que commande aujourd'hui sur la rive orientale le château de Biredjik? La chose peut intéresser les érudits; elle ne saurait avoir qu'une médiocre importance aux yeux des écrivains militaires. Le plan de campagne de Julien ne se dessinera que le jour où il aura traversé l'Euphrate.

Placée sous les ordres de Lucien et de Constance, la flottille que Julien a fait construire au pied des districts montagneux dont Napoléon songera un jour à exploiter les ressources forestières, la flottille disons-nous,

s'est rassemblée à Samosate. — Cherchez Samsat sur la carte moderne. — Le gros de l'armée composée de 65,000 hommes, infanterie et cavalerie, ne prononce pas encore d'une façon bien nette son mouvement. Julien va-t-il conduire cette masse imposante jusqu'aux rives du Tigre? Suivra-t-il les traces d'Alexandre ou celles de Trajan? L'essentiel pour lui c'est de tenir l'ennemi dans l'incertitude de ses projets. Il se porte à Batné dans l'Osrhoène (1).

Batné est un admirable lieu de campement. « Voilà, écrit Julien, un séjour incomparable. Je préférerais Batné à l'Ossa, au Pélion, à l'Olympe, aux plus renommées vallées de la Thessalie, à Delphes même. Le pays est fertile et boisé, parsemé de bouquets

(1) Voyez les cartes qui accompagnent les cinq volumes des *Campagnes d'Alexandre*. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

de cyprès en fleur ». Cette description ne nous apprend pas où était située Batné. Je ne crois pas me tromper beaucoup en plaçant le lieu de ce campement un peu au-dessous de Samsat, peut-être à l'endroit même où l'on rencontrerait aujourd'hui le village turc de Jallak. Julien y reste en communication avec sa flottille.

Pendant ce temps, Procope, parent et lieutenant de Julien, a été jeté sur la gauche avec 18,000 hommes pour surveiller la fidélité du roi d'Arménie et prévenir toute incursion des Perses vers la province romaine. De Batné Julien fait mine un instant de vouloir se rapprocher du Tigre. Il se porte sur Édesse et d'Édesse gagne Carrhes. Jusqu'à présent il est impossible que l'ennemi ait pénétré ses desseins. Le moment cependant est venu où il va falloir prendre un parti. Julien adopte le plus sage. Il se tourne brus-

quement vers le sud et, suivant la route qui a sauvé jadis les débris de l'armée de Crassus, côtoie les bords de la Bilecha, pour atteindre l'Euphrate au point où la rivière va se confondre avec le grand fleuve.

Là commence en réalité la campagne. La prévoyance de Julien en garantit d'avance le succès. La flottille avec laquelle il a repris désormais le contact compte 600 bateaux de rivière, 500 keleks, 50 galères et un équipage de pont. L'armée se trouve, grâce à cet auxiliaire, dégagée de l'embarras encombrant des bagages. Ce sera la flottille qui portera les vivres, les machines de guerre et les munitions. On pourra marcher vite et légèrement.

CHAPITRE VIII.

DE L'EMBOUCHURE DU KHABORAS A L'ENTRÉE DES CANAUX QUI UNISSAIENT JADIS L'EUPHRATE AU TIGRE.

Le Khaboras, un des plus gros affluents de l'Euphrate, formait encore, à cette époque, la limite de l'empire. L'armée le franchit sur le pont de bateaux qui la suivait et qui fut promptement assemblé. Elle se trouvait dès lors en pays ennemi. Son flanc droit était couvert par le fleuve, sa subsistance assurée par la flottille. Il ne lui restait qu'à protéger à l'aide de sa nombreuse cavalerie son flanc gauche et à faire tomber sur sa route quelques places fortes. Julien marcherait ensuite, déployé en

bataille, sur Ctésiphon. 1,500 hommes de troupes légères éclairaient sa marche; une forte arrière-garde protégeait ses derrières.

La première résistance se produisit dès le quatrième jour. La garnison d'Anatho, château-fort bâti sur une île de l'Euphrate, répondit par un arrogant refus aux sommations qui lui furent adressées. Julien fit investir la place à la faveur de la nuit. Le jour venu, la place capitula.

Les tempêtes qui peuvent éclater sur un fleuve seront peut-être considérées par les marins habitués aux cyclones comme des tempêtes dans un verre d'eau. Ceux qui en jugeront ainsi ne connaissent pas les tempêtes de l'Euphrate. Le Sam dans sa furie est de taille à couler un steamer. Qu'on juge des ravages qu'il peut produire dans une flottille composée de bateaux ouverts et de radeaux soutenus par des outres! Le 7 avril 363,

l'épreuve qui n'a jamais été, que je sache, épargnée aux grandes expéditions où les flottilles ont joué un rôle, vint assaillir l'expédition romaine. Le soleil, à son déclin, approchait de l'horizon. En ce moment, un petit nuage apparaît. Le ciel, en quelques minutes, se trouve envahi par une brume épaisse. L'obscurité est complète. Les éclairs la sillonnent sans la dissiper. Les éclats de la foudre se mêlent constamment aux grondements menaçants du tonnerre; le vent passe en tourbillonnant sur le camp. Les tentes sont arrachées, les soldats renversés sur le dos ou jetés la face contre terre. Nul ne peut se tenir debout. Le fleuve gonflé sort de son lit et emporte les barrages qui le contiennent. La flottille tout entière est en péril.

L'ouragan cependant a passé! la flottille se compte. Le dommage sera moins grand qu'on ne pouvait l'appréhender. On en sera quitte

pour la perte de quelques barques chargées de provisions. En toute affaire de guerre, il faut savoir faire la part du feu. L'essentiel est de garder son sang-froid et de ne pas voir dans le moindre accident un sinistre présage.

Dès le lendemain, la flottille et l'armée ont repris leur route. Encore un fort à investir. Ces opérations de détail absorberaient trop de temps. Julien donne ordre de passer outre. Si Sapor est vaincu, le fort tombera de lui-même. On ne s'amusera plus à investir les forts; on ne se refusera pas l'avantage de piller les villes. Il importe de ménager les provisions que transporte la flottille et de vivre autant que possible sur le pays. L'armée, grâce à la flottille, passe avec une facilité merveilleuse d'une rive à l'autre. Sur la rive droite elle envahit Diacira (1) et y trouve

(1) Consultez la carte qui accompagne le premier volume des *Campagnes d'Alexandre*.

beaucoup de blé; sur la rive gauche, où le pillage n'est pas moins fructueux, on lui montre à Zaragardia une pierre que les gens du pays appellent encore le trône de Trajan.

On approchait rapidement du centre de la puissance persane. Les abords en étaient fortement gardés. Ils l'étaient surtout par la nature du pays coupé de canaux et de marais. Il fallait pour arriver sous les murs de Ctésiphon passer de l'Euphrate au Tigre. On le faisait facilement au temps de Sémiramis, de Cyrus ou d'Alexandre. Les canaux qui mettaient en communication les deux fleuves étaient alors soigneusement entretenus. Les Parthes et les Perses les avaient laissé peu à peu s'envaser. Julien les rouvrit de nouveau. Il les rouvrit en face de l'ennemi. Sous son énergique impulsion, les légions romaines retrouvaient leur antique énergie. Dans Cons-

tantin on serait tenté de voir en quelque sorte l'ancêtre moral de Charles-Quint; dans Constance, Philippe II : Julien nous rend l'héroïque Béarnais.

Élevé en séminariste, captivé plus tard par les philosophes, — et quels philosophes! les inventeurs des mystères de la théurgie, — le fils de Jules Constance, l'étudiant dont on vient d'interrompre sur les bords de l'Ilissus les rêveries bizarres, s'improvise soldat, sauve les Gaules et se prépare à sauver l'empire. Il est du métal dont se font les grands hommes. Par une faveur spéciale de la Providence, il mourra, comme meurent le plus souvent les grands hommes, jeune, encore idolâtré, encore rempli des plus nobles illusions. Il mourra enfin à la tête de ses troupes et ses derniers regards verront fuir l'ennemi. Il n'aura même pas soupçonné que ses adversaires politiques

réservaient à sa généreuse mémoire le hideux surnom d'apostat.

Apostat, cependant, il l'était : — apostat de son temps, apostat de la religion dans laquelle il avait été nourri. Que lui manquait-il? La fibre populaire. Il ne sentait pas que la grandeur de Rome, c'était la servitude de l'univers, c'était surtout l'écrasement des humbles au profit de l'insolence patricienne. Jamais âme ne comprit moins l'esprit du christianisme que l'âme de cet illuminé. Aussi, ce fut comme un caillou, que la providence l'écarta du chemin. Seulement dans ce caillou, si nous voulons rester justes, reconnaissons le diamant caché. Une heure viendra, la dernière, où la pierre précieuse étincellera de tous ses feux. Il n'est donné qu'à de rares privilégiés de bien mourir.

La plus grande ville de l'Assyrie après Ctésiphon, Perisaboras, défendue par des

fossés, par des tours, par une citadelle, est forcée l'épée à la main. Elle livre aux légions de vastes approvisionnements de vivres, d'armes et jusqu'à des machines de guerre.

Les Persans ont cessé d'avoir foi dans les seuls remparts : ils déchaînent contre leurs ennemis l'inondation. Le travail sera grand pour les Romains. Ils en viendront cependant à bout. L'inondation sera combattue comme l'ont été les remparts, — avec la même énergie et avec le même succès.

Jamais campagne en Asie n'avait présenté un succès aussi constant. Chaque fois que les Perses s'étaient montrés, on les avait refoulés avec perte; les remparts derrière lesquels ils s'abritaient tombaient comme par enchantement; Ctésiphon et Séleucie se trouvaient découverts : encore un effort et le siège de la puissance perse restait aux mains des Romains.

Le seul embarras consistait à conduire sous les murs de ces deux villes un matériel assez fort pour les ébranler. Notre artillerie de campagne ou de forteresse, nos trains de munitions ne sont rien comme encombrement, si on les compare aux balistes, aux catapultes, aux hélépoles des anciens. Pour assiéger une ville à cette époque, il fallait pour ainsi dire en bâtir une autre, — chose impossible dans une contrée où le bois et les pierres manquaient.

Aussi Julien n'avait-il jamais eu la pensée de s'emparer par une opération de longue haleine des places où l'ennemi semblait décidé à concentrer sa résistance. Les enlever par surprise, à la faveur d'une panique, en profitant du désordre moral que devait avoir produit une succession continue de défaites, à la bonne heure! Si le coup de main échouait, il fallait sans hésiter battre

en retraite et se replier sur Antioche pour y préparer une nouvelle campagne. On aurait du moins l'avantage d'avoir exploré le chemin.

Les villes de brique ne laissent pas de vestiges aussi facilement reconnaissables que ceux des villes de marbre. Le colonel Chesney, cependant, inclinerait à penser que les ruines de Tell'Akhar entre la rive gauche de l'Euphrate et le Nahr J'sa pourraient bien correspondre à la description que nous a laissée de Perisaboras l'historien de l'expédition romaine, Ammien Marcellin. Dans ce cas, Firouz-Sapor ou Anbar (1) occuperait probablement l'emplacement de la grande cité élevée par les Perses pour servir de premier boulevard à leur capitale.

(1) La carte qui accompagne ce volume est à trop petite échelle pour que tous les noms qui viennent d'être mentionnés aient pu y trouver place.

Suivons maintenant Julien pendant qu'il s'avance le long de la rive méridionale du Nahr J'sa. Il va dépasser une première ville abandonnée par les juifs qui l'habitaient. Cette ville n'est pas une place morte. Les assyriologues croient en retrouver les débris dans le village persan d'Akar-Kuf. Un peu plus loin, la marche de l'armée sera de nouveau arrêtée. La double enceinte de Maozar-Malka, environnée d'un fossé profond, les seize tours qui la flanquent, se dressent sur les bords du Nahr-Malka, un des canaux qui mettent en communication l'Euphrate et le Tigre.

Quand les machines manquent pour renverser les murailles, on creuse des mines sous terre et on sape les remparts à leurs fondations. Alexandre a usé de ce moyen dans le royaume de Sambus (1); Julien va l'em-

(1) Voyez le quatrième volume des *campagnes d'Alexandre. — La Conquête de l'Inde,* p. 202.

ployer en Chaldée. Les murs s'écroulent. Pendant que les Perses accourent pour défendre la brèche, les Romains débouchent par le passage souterrain qu'ils ont prolongé vers le centre de la ville. Il n'y a plus d'obstacles à leur marche jusqu'à Séleucie.

« Les géographes sont dans l'erreur, nous assure M. Lejean qui visita ces ruines au mois d'avril 1866, quand ils nous disent que Ctésiphon et Séleucie étaient séparées par le Tigre. » Fondée par Séleucus Nicator, Séleucie était à cheval sur le fleuve, ou plus exactement sur le Nahr-Malka, — le canal royal.

Grégoire de Nazianze semble avoir confondu Carrhes et Séleucie. Il nous décrit Carrhes, l'ancienne ville mentionnée par Arrien, comme « une forteresse séparée de Ctésiphon par le Tigre. » Ces deux villes, ajoute-t-il, sont « aussi importantes l'une que l'autre ;

elles peuvent être regardées comme une seule cité coupée en deux par le fleuve. »

D'après M. Lejean, l'enceinte même de Séleucie n'a jamais pu renfermer plus de 30,000 âmes, et les 500,000 ou 600,000 habitants que lui prêtent les historiens occupaient probablement la banlieue. Lorsque le roi parthe Vardane, renonçant à faire renaître de ses cendres Séleucie, incendiée par les généraux de Trajan et par ceux de Lucius Verus, prit le parti de bâtir une nouvelle ville sur la rive gauche du Tigre, il voulut conserver à la cité dont il allait faire, sous le nom de Ctésiphon, sa capitale, un côté commun avec les débris de l'antique capitale des Séleucides. Située au sein du plus fertile district de la Chaldée, « au milieu d'une verdoyante campagne, couverte de vignobles et de vergers, » Séleucie-Ctésiphon, — Madaïn (*les villes*) comme l'appelèrent

plus tard les califes, — renferma bientôt une population plus considérable que celle d'Antioche, la grande cité syrienne. Les rois parthes en firent leur résidence d'hiver. On sait qu'ils habitaient Ecbatane en été, — l'Ecbatane de l'Hyrcanie et non l'Ecbatane de la Médie. (1)

(1) Voyez le second volume des *Campagnes d'Alexandre, l'Asie sans maître*, Ch. xv, p. 162. *L'emplacement d'Ecbatane.*

CHAPITRE IX.

L'INVESTISSEMENT DE CTÉSIPHON.

Maître des deux forteresses qui lui avaient jusqu'alors barré le passage, Julien, s'il se fût d'abord attaqué à Séleucie, se serait gratuitement imposé la tâche de deux sièges au lieu d'un. La prise de Ctésiphon, en communication avec toutes les réserves de l'empire sassanide, faisait tomber du même coup les deux cités jumelles : Ctésiphon, au contraire, pouvait très bien survivre à la chute de Séleucie. C'était donc Ctésiphon qu'il fallait investir. L'opération était tout indiquée. Pour la concevoir, pas n'était besoin du génie d'un grand général. Seulement l'investissement de Ctésiphon exigeait avant tout le transport de l'ar-

mée sur la rive gauche du Tigre. Là gisait la grosse difficulté.

Le Tigre, à la hauteur de Bagdad, n'est pas de ces fleuves que l'on puisse passer à gué. L'armée perse rangée en bataille, présentant un front imposant, n'eût guère permis d'ailleurs de prendre pied en groupes détachés sur la rive. Sans sa flottille, jamais Julien n'eût franchi un pareil cours d'eau. Il eut l'heureuse idée, pour faire descendre ses barques, ses radeaux, ses galères, jusqu'au Tigre, d'utiliser le Nahr-Malka. Ce canal était à demi comblé. L'empereur le fit déblayer, obligea, par une énorme digue, l'Euphrate à sortir de son lit et à prendre ce nouveau chemin. Quand les eaux du fleuve eurent rempli ce qu'Ammien Marcellin appelle le *flumen fossile*, la fosse artificielle allant d'une rive à l'autre, il donna le signal à sa flottille. Les onze cents bateaux s'ébranlèrent, et au

bout de quelques heures, les habitants consternés de Ctésiphon purent les voir débouquer dans le Tigre en face de leurs remparts.

Quelle masse de travail suppose une telle opération et comme elle nous laisserait incrédules si les Romains ne nous avaient habitués à tous les miracles! C'est à les égaler qu'aspirait l'empereur Napoléon. Ce sont eux qu'il montrait sans cesse en exemple à ses soldats. Avouons que pour atteindre à leur hauteur les grenadiers mêmes de la vieille garde avaient encore beaucoup à faire. Il n'y a d'ailleurs qu'un cri d'admiration chez tous les historiens anciens ou modernes, qu'ils s'appellent Ammien Marcellin, Eutrope, Rufus, Voltaire, Gibbon, de Broglie, Lamé, Martha, Maréchal, quand ils arrivent à nous raconter cet épisode de la mémorable campagne de l'année 363. « Julien, s'écrient-ils d'un commun accord, se montra en cette occasion

un grand capitaine. » Grand capitaine! Il le fut jusqu'au bout, et les fautes que plus tard on lui reprochera ne furent pas des fautes. Nous n'y voyons que les fatalités de ce terrible jeu qu'on a si bien nommé « le jeu de la force et du hasard. »

Ce n'était pas tout que d'avoir jeté son monde sur la rive. Maintenant il fallait livrer bataille. Les Perses tinrent bon pendant douze heures. Ils disputèrent le terrain pied à pied. Refoulés par les légions, ils finirent par se réfugier dans la place. Si les 20,000 hommes laissés sous les ordres de Procope dans la haute Mésopotamie étaient arrivés en ce moment, Ctésiphon tombait probablement, la campagne était terminée, la puissance des Perses ruinée pour longtemps. Procope n'arriva pas.

Julien avait-il réellement sujet de se promettre l'appui de ce renfort? Toutes les

combinaisons basées sur la foi d'un lointain secours sont exposées à des déceptions. Il n'est pas de conquérants qui n'aient connu de ces cruels mécomptes. Julien fut ici trompé par la fortune plus que par ses calculs.

Il lui restait cependant une ressource : celle d'enlever la ville avec les 40,000 hommes qu'il conservait encore, de l'enlever par un coup de main, comme Bonaparte voulut enlever Saint-Jean d'Acre, comme Alexandre emporta Tyr. Il eut la sagesse, — et je l'en approuve, — de ne pas tenter l'aventure. Un assaut repoussé le perdait sans remède. Il était si éloigné de sa base d'opérations, séparé d'Antioche, de Nisibe même, par de tels déserts! Il espéra masquer sa retraite en allant battre l'armée de Sapor.

Pour battre Sapor il fallait que Sapor acceptât la bataille, et ce n'était la coutume ni des Parthes ni des Perses. La flot-

tille de Julien, une fois sa résolution prise, lui devenait inutile. Les flottilles descendent les fleuves, elles ne les remontent pas, ou du moins elles ne les remontaient pas quand elles n'avaient pour moteur que des rames.

CHAPITRE X.

LA RETRAITE SUR CARRHES ET LA BATAILLE DE MARANGA. — MORT DE L'EMPEREUR JULIEN.

Ordre est donné de brûler la flottille. On ne conservera que douze petits navires qu'on traînera sur des chariots, pour servir au besoin d'équipage de pont. Onze cents bateaux sont d'un seul coup livrés aux flammes et l'armée se met en marche. Où va-t-elle?, Elle va où la conduit un transfuge, où on lui promet de la mettre en face de Sapor. C'est le pays, maintenant, qui se défend par lui-même : les digues ont été rompues, les moissons incendiées. Si l'on traverse un village, le village est désert. Le vide s'est fait partout.

Seuls quelques escadrons ennemis se montrent au loin. On les distingue à l'éclat de leurs armures. Ils observent l'armée romaine et ne se laissent pas approcher. La poursuite serait vaine; les souffrances, dans ces plaines embrasées, deviennent intolérables. Les légions murmurent. Julien se décide à incliner sa route vers le nord.

Dès que le mouvement de retraite est franchement prononcé, les Perses cessent de se tenir à l'écart. Chaque nuit est marquée par quelque alerte. Des traînards sont enlevés; l'arrière-garde se voit obligée de prendre à tout instant les armes. Cinq jours s'écoulent ainsi. L'armée, cependant, gagne du terrain et l'ennemi est toujours tenu en respect. On s'est rapproché sensiblement du Tigre. L'infanterie légère, dans ces circonstances critiques, fait merveille. Ce n'est plus avec des escadrons volants que les Perses osent

dès ce moment inquiéter la retraite. Ils mettent en ligne leur grosse cavalerie cuirassée, leurs éléphants, dont l'odeur affole les chevaux des Romains. Ils se portent en masse de la tête à la queue de l'armée, qui se serre pour leur opposer une résistance plus compacte.

Julien est partout, tantôt à l'avant-garde, tantôt au centre, tantôt à l'arrière-garde. Idole du soldat, il lui donne l'exemple et veut partager ses privations. Les vivres commencent à devenir rares. Qu'on distribue les provisions des officiers ! L'empereur, le premier, se contentera d'une écuelle de bouillie. Ce qu'il y a de plus pénible, par ces chaleurs affreuses, c'est de supporter le poids de la cuirasse. Et pourtant la grêle de traits que font pleuvoir les Perses rendrait cette précaution bien utile ! Au premier moment de relâche, chacun s'empresse de se défaire de la lourde armure. Les

Perses ont été rejetés au loin. L'armée se promet un peu de repos.

Quand le voyageur, aujourd'hui, descend le cours du Tigre; quand il a dépassé, près de Tel-Medjar, cette masse de ruines considérables dans laquelle les antiquaires se sont crus autorisés à reconnaître les débris d'Opis, un édifice bizarre, sorte de tour de briques, bâtie en hélice, jadis observatoire des califes musulmans, ne tarde pas à frapper les regards. Le nom du lieu n'a guère changé depuis le temps d'Alexandre. On le nommait alors Samara. Les Turcs le nomment aujourhui Soumera. La plaine s'étend des bords fertiles du fleuve jusqu'aux confins du désert, à perte de vue. Cette plaine, c'est la plaine à jamais célèbre de Maranga. L'armée romaine s'y traîne épuisée. Le 26 juin, elle y asseoit son camp : elle a besoin de respirer un peu après le terrible assaut qu'elle vient de subir.

Un cri d'alarme s'élève tout à coup à l'arrière-garde. Julien saisit ses armes; on n'obtient pas de lui qu'il revête sa cuirasse. Il court où le danger lui paraît le plus pressant. Sa fidèle infanterie légère s'est attachée à ses pas. Les Perses la connaissent et n'ont pas l'habitude de l'attendre. Combien de fois on a vu le maréchal Bugeaud, — le père Bugeaud, comme l'appelaient les soldats d'Afrique, — marcher ainsi à la tête de ses zouaves!

A la vue de ce groupe intrépide, les Perses ont reculé. Ils ont reculé, mais pour revenir à la charge. L'empereur dédaigne tout, les traits qu'on lui lance, les instances de ses amis. Ils s'est jeté au milieu de la mêlée. « Ils fuient, crie-t-il, ils fuient! Suivons-les! Serrons-les de si près qu'ils n'osent plus de longtemps troubler notre retraite! » Ses soldats, alarmés, ont saisi la bride de son

cheval : ils veulent l'entraîner de force en arrière. Le danger auquel il s'expose est, de tous les périls, le plus grand qui puisse menacer l'armée. L'empereur résiste. Ce n'est plus le froid philosophe, toujours maître de lui, qui dirige, avec le calme d'un grand capitaine, ses légions; c'est le guerrier enivré du combat, qu'une irrésistible ardeur emporte. Alexandre, aux bords du Granique, Alexandre, dans les champs d'Issus et d'Arbèles, vient de renaître.

O poésie de la guerre, que tu peux avoir d'empire sur un jeune cœur! On parle des fautes de Julien. La faute la plus grave, la faute irréparable, Julien, en ce moment, la commet. En s'exposant, il livre à un chétif hasard le sort de son armée. Que de sages paroles j'ai entendu sortir à ce sujet de la bouche de l'illustre vainqueur de Malakof!

Le coup est porté. Un javelot perdu a rasé

le bras du général en chef, pénétré entre les côtes et est allé se loger dans le foie. Julien porte la main à son côté. Il essaye d'arracher le trait encore pendant de la fatale blessure. Le fer à double tranchant lui entame les doigts. Il lâche le javelot, pousse un cri et tombe de cheval sans connaissance. On l'entoure, on le relève, on le transporte dans une tente dressée à la hâte. L'armée, avertie, fait halte et prend son campement pour la nuit. La consternation est dans tous les cœurs.

L'évanouissement de l'empereur fut de courte durée. Dès qu'il a repris ses sens, Julien demande son cheval et ses armes. Quel est le général blessé qui n'a pas eu de ces illusions? Depuis Épaminondas jusqu'à Mac-Mahon, l'ambition du chef couché sur son lit de douleur n'a-t-elle pas toujours été de retourner à la tête de ses troupes? Les

troupes, laissez-les! Elles ont déjà vengé la mort de leur empereur.

La plaine n'est plus qu'un vaste champ de carnage. Ah! les Perses, cette fois, on les a joints; on leur a fait payer cher le sinistre avantage. Cinquante satrapes ont péri, avec une multitude innombrable de soldats. Du côté des Romains, l'aile droite pliait. Le maître des officiers, Anatole, l'a ramenée au combat. Anatole a été tué. Le préfet Salluste, a failli partager son sort. Le conseiller de Salluste, Sophore, moins heureux, n'a pas échappé au trépas. Si les pertes des Perses sont plus grandes, des deux côtés, pourtant, les pertes sont sensibles. Comme Alexandre, Julien aura de sanglantes funérailles; seulement, ce sera l'ennemi qui en fera les frais.

Les médecins n'ont pas voulu cacher à l'empereur la gravité de sa blessure. Avant qu'ils eussent parlé, la douleur, la faiblesse

produite par l'énorme perte de sang avaient déjà fait comprendre à l'empereur que le moment était venu de payer l'inévitable tribut à la nature. L'empereur n'avait besoin que d'être fidèle à lui-même pour se préparer à mourir en sage. Nous verrons par le récit que nous a transmis un ami fidèle, que mourir en sage ressemble fort à mourir en chrétien.

Toutes les vanités dogmatiques, les songes fastueux des écoles s'évanouissent aisément à l'heure suprême. Il n'y a qu'une manière de bien mourir, c'est de mourir résigné. « C'est un peu tôt peut-être, dit Julien aux amis désolés qui l'entouraient. — Julien avait alors trente et un ans huit mois et vingt jours, — c'est un peu tôt peut-être. — Je m'acquitterai cependant de ma dette en loyal débiteur. Mourir jeune est quelquefois une faveur accordée par les dieux. Ma conscience

se reporte avec une égale sérénité aux souvenirs d'humiliation et d'exil, à ceux de grandeur et de pouvoir. La philosophie m'a enseigné la supériorité de l'âme sur le corps; j'ai le ferme espoir d'échanger ma condition présente pour une condition meilleure. Pourquoi donc m'affligerais-je au lieu de me réjouir? » On peut être un triste politique, — Julien le fut à mon avis, — et être un grand cœur. La faveur que lui faisait le ciel, Julien ne la comprenait pas. En le frappant sur le champ de bataille, en l'arrêtant dans son œuvre insensée, il récompensait ses vertus. Je ne puis partager l'opinion de Voltaire. « Si la carrière de Julien, dit Voltaire, eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort. » On voit bien que Voltaire n'avait qu'un médiocre souci des pauvres et des humbles. Sauver l'empire, à son sens, c'eût été le rendre aux

patriciens. Le christianisme a fait mieux et il n'a pas encore atteint la limite de ses bienfaits.

« Julien, nous apprend son historiographe, faisait abus de la divination et allait aussi loin que l'empereur Adrien dans cette manie. Il y avait dans son culte plus de superstition que de religion véritable. » Il faut être indulgent pour les superstitieux. Hamlet nous en a fort bien dit la raison. Mieux vaut cent fois le superstitieux que le matérialiste. Julien dut à sa ferme croyance dans l'existence d'un principe supérieur de mourir avec une dignité douce et affable. Jusqu'au dernier moment il s'entretint avec Maxime et avec Priscus, deux philosophes comme lui, de la nature de l'âme et de sa transcendance. La respiration cependant devenait difficile. Julien demanda une coupe d'eau fraîche : il la but et rendit peu après le dernier soupir.

CHAPITRE XI.

L'EMPEREUR JOVIEN ET LES JOURS DE DÉTRESSE. — LA PAIX DU 7 JUILLET 363.

Pas plus qu'Alexandre, Julien ne s'était cru en droit de désigner son successeur. La responsabilité lui semblait trop grave à prendre. Ce fut le soldat qui s'en chargea. Il élut un empereur chrétien. Les hécatombes de Julien n'avaient converti personne. Le retour au vieux culte ne pouvait trouver grâce devant ceux qui en secouèrent le joug à travers les supplices. Le Christ fut acclamé par l'armée en même temps que Jovien.

Pendant quatre jours on ne cessa de combattre pour rompre le cercle dans le-

quel les Perses s'efforçaient d'enfermer l'armée. Enfin, on arrive sur les bords du fleuve. De l'autre côté était la sécurité, — on le croyait du moins, — l'abondance peut-être. Malheureusement la flottille ne se trouvait plus là pour faciliter le passage. Quelques soldats gaulois, des Sarmates, traversèrent le Tigre à la nage. Le gros de l'armée essaya pendant deux jours de fabriquer un pont avec des outres gonflées. Les eaux étaient trop hautes, le courant trop rapide : il fallut y renoncer.

L'ennemi cependant était toujours tenu en échec; si les provisions n'eussent manqué, jamais on n'eût songé à entrer en composition avec lui. La famine triompha. Le 7 juillet, on ouvrit l'oreille aux propositions des Perses. Les Perses demandaient qu'on leur rendît Nisibe, Singara, toute la portion de leur territoire jadis cédée à Dioclétien. On

leur rendit Singara et Nisibe ; on conclut la paix pour trente ans. On abandonna aux vengeances de Sapor le roi d'Arménie. On eût tout concédé pour avoir le droit de vivre.

Satisfaits de leur avantage, les Perses s'éloignèrent et l'armée put continuer sa route le long du fleuve, cherchant non pas un gué, mais un coude où l'eau fût plus calme. On crut l'avoir trouvé dans le voisinage de Tekrit. Quelques soldats essayèrent alors, comme l'avaient fait plus bas les Gaulois et les Sarmates, de gagner la rive droite du Tigre, à la nage. La plupart se noyèrent ou furent massacrés par les Arabes. L'exemple servit de leçon aux autres et arrêta les plus impatients.

Des claies d'osier, des outres gonflées furent alors rassemblées en assez grand nombre, sur le bord. A un signal donné, un premier convoi partit avec ensemble, coupant le fil de l'eau obliquement. D'autres convois suivi-

rent; les bateaux que portaient les chariots à la suite de l'armée, furent lancés sur le fleuve et reçurent à leur tour de nombreux passagers. Le nouvel empereur s'embarqua un des derniers. En brave soldat qu'il était, il fit noblement, jusqu'au bout, son devoir.

Le fleuve était franchi; les privations n'en devenaient pas moins dures. Le pays n'offrait aucune ressource. Il fallut remonter jusqu'à Ur, forteresse ennemie qui porte aujourd'hui le nom de Kaleh Sherkat, pour obtenir de la pitié des Perses quelques provisions. Enfin, après dix ou douze jours de marche, pendant lesquels les chevaux n'avaient pas même trouvé de l'herbe à brouter, Nisibe apparut. Procope y attendait Julien. Il remit à Jovien les vivres qu'il apportait et qui, livrés plus tôt, auraient épargné une paix humiliante à l'empire.

De Nisibe qui allait cesser d'être romaine,

l'empereur put gagner facilement Antioche et poursuivre avec des troupes fraîches ou reposées son voyage à travers la Cilicie. Il avait proclamé à Antioche le retour de l'empire à la religion chrétienne; il n'eut pas la satisfaction de renouveler cette cérémonie dans la ville du grand Constantin. Parvenu à Dadastane, ville obscure de la Bythinie, quand on se présenta, pour l'éveiller, sous sa tente, on le trouva mort dans son lit.

Ainsi se termina l'expédition de 363. Il n'y aura jamais d'expéditions heureuses en Mésopotamie, qu'avec le secours des flottilles.

Pour user sur l'Euphrate et sur le Tigre de l'appui d'une flottille, il ne sera pas inutile d'avoir l'empire Ottoman dans son jeu : ce serait folie de l'oublier. La politique et la marine, on le voit, à chaque pas se touchent.

CONCLUSION

Je n'ai pas pour les flottilles un goût immodéré. Je n'en voudrais recommander l'emploi que sur le terrain qui leur convient.

La flottille fluviale, nous avons appris sur les fleuves du Tonkin comment on peut, avec grand avantage, s'en servir. A cet égard notre éducation est à peu près faite. La flottille côtière nous la préparons, je crois, dans de bonnes conditions. La flottille de haute mer est encore à créer.

Puisqu'il est de mode aujourd'hui de « préparer la guerre pour assurer la paix », je puis dire avec une satisfaction douce à ma conscience, que, depuis vingt ans, je n'ai pas écrit une ligne qui ne fût éminemment pacifique. Un des premiers peut-être je

me suis efforcé de démontrer à la Russie et à l'Angleterre qu'il était de leur intérêt de travailler ensemble, de concert, au développement, disons plutôt à la renaissance, de la civilisation en Asie. J'aurais voulu, moi aussi, unir Portsmouth et Cronstadt. Le prix de nos bons offices nous aurait été, par un nouvel âge d'or, suffisamment payé.

Le temps est passé où une seule nation pouvait se flatter de faire la loi au monde. L'Empire Russe lui-même, malgré sa population de 109 millions d'âmes, n'y songe pas. Les 58 millions de citoyens que comptent déjà les États-Unis paraissent vouloir borner leurs idées de prépondérance au nouvel univers découvert par Christophe Colomb.

Sur le vieil échiquer politique nous ne ferions plus, quant à nous, aujourd'hui grande figure, si le souvenir de nos gloires passées et l'activité de notre esprit ne compensaient

jusqu'à un certain point notre infériorité numérique. 38 millions d'hommes, quelque ardeur qu'ils déploient, ne sauraient prétendre à traiter comme une quantité négligeable des États dont la population s'élève au chiffre de 41 millions. Tel est le résultat du dernier récensement de la population de l'Autriche-Hongrie.

Vis-à-vis de l'Empire Allemand, cette infériorité devient telle qu'il y aurait de la part de l'Allemagne une étrange méfiance d'elle-même à chercher contre nous des alliés. L'Empire Allemand compte déjà plus de 48 millions d'habitants. L'Europe, dans sa juste préoccupation d'équilibre, l'oublie trop.

L'Italie, dont les préférences, je l'espère, sont encore douteuses, entrerait en ligne dans la grande querelle, avec ses 31 millions de Savoisiens, de Génois, de Toscans, de Romains, de Vénitiens, de Napolitains, de Sici-

liens rangés, depuis trente ans, grâce à notre loyal concours, sous le sceptre de la maison de Savoie. L'Italie est en pleine croissance.

L'Espagne malheureusement s'est un peu, comme nous, endormie sous le mancenillier (1). Cette monarchie qui put caresser un instant le rêve de la monarchie universelle se trouve réduite au chiffre de 17 millions d'habitants.

Notre rôle est tout tracé : Nous n'avons qu'à nous inspirer de la grande pensée d'Henri IV. Les quatre ou cinq millions des Pays-Bas, les six millions de la Belgique, les quatre millions et demi du Portugal, les neuf millions de la Suède, de la Norvège et du Danemark, les deux millions de la Grèce, — je ne parle ni de la Turquie, ni de la Rou-

(1) On sait la fâcheuse réputation faite par les poètes, par Millevoye entre autres, à cet arbre exotique. Les poètes ont accusé l'ombre du mancenillier — « l'arbre des voluptés » — d'être mortelle.

manie, ni de la Servie, ni de la Bulgarie, ni du Montenegro, ni même du Japon et de la Chine — peuvent encore former avec nous un groupe assez respectable pour donner à réfléchir aux ambitions qui voudraient abuser des faveurs d'une fortune incomparable, fortune obtenue, personne ne le conteste, par surprise.

Les peuples et les souverains ne manqueront jamais de conseils : il y a de par le monde assez de bavards, sans me compter, pour leur en donner plus qu'ils n'en réclament. S'ils ne méconnaissent pas le vœu intime des clairons les plus belliqueux, on peut croire — ne raillez pas trop ma confiance — que la paix ne sera pas de sitôt troublée en Europe.

Si elle l'était pourtant! — bien des choses, et des plus terribles, — se font quelquefois par mégarde : si elle l'était, je ne me souviendrais plus que d'une chose, c'est que j'ai passé ma vie à la mer et que j'ai un

meilleur emploi à faire de mon temps que celui qui, par un chemin aplani avec la plus rare complaisance sous mes pas, m'a conduit à l'Académie.

La haute mer appartient, *jusqu'à nouvel ordre,* à la flotte cuirassée. Cependant un vaisseau pareil à celui que nous décrivait récemment, de l'autre côté des Alpes, un important discours parlementaire, un vaisseau obligé d'employer « 70 machines à vapeur auxiliaires pour assurer les divers services pendant le combat, » ne sera jamais, dans ma pensée, « un navire de guerre ». La guerre exige des engins moins compliqués. Demandez-le plutôt aux Chiliens et aux Péruviens, les seuls marins qui se battent sur leur élément depuis vingt ans et qui se battent bien, très bien même, nous ne craindrons pas d'ajouter.

Déjà en Crimée nous avions vu comme tout tendait, le jour du combat, à se simplifier :

On le verrait bien mieux dans une lutte qui mettrait, non plus des murailles et des vaisseaux, mais deux escadres d'égale force, aux prises. Vous vous battrez avec d'autres instruments, vous ne vous battrez pas autrement qu'au temps des Duquesne et des Ruyter. La tenacité, le sang-froid, la promptitude dans les décisions resteront toujours les qualités maîtresses de notre métier. La tactique change; les armes, la composition des armées, la transforment. Et cependant, si Alexandre, si Annibal, César ou Napoléon revenaient au monde, je vous conseillerais encore de les mettre à la tête de vos légions, sans même prendre le temps de les faire passer par l'école de guerre.

Les flottes de haute mer doivent envisager deux champs d'action. Elles opèreront au large ou elles opèreront sur les côtes. Au large, *dans l'état présent des choses*, les vaisseaux cui-

rassés n'auront guères à craindre que leurs semblables. Sur les côtes il leur faudra compter, et beaucoup, avec les flottilles, surtout si ces flottilles sont montées par des marins russes, très aptes, pour beaucoup de raisons, à semblables entreprises.

Ce serait une faute de disperser nos torpilleurs, d'en affecter des groupes plus ou moins nombreux à la défense de tous les points vulnérables du littoral. Il importera, au contraire, de les concentrer. Les torpilleurs ne seront jamais redoutables que dans une attaque en masse. Cent torpilleurs représentent à peine la valeur d'un de ces grands cuirassés que nos voisins les Italiens ont construits. Pour que la partie soit égale, il est donc juste d'opposer cent torpilleurs à un cuirassé, un millier de torpilleurs à une escadre. Dans ces conditions-là, pour peu que vous soyez résignés d'avance à faire la part du feu, je

vous garantis le succès : On ne viendra plus sans quelque appréhension insulter vos côtes.

La nuit, l'orage, combattront pour vous. Remarquez qu'il ne s'agit pas de détruire la flotte ennemie. Je ne demande à nos mirmydons que de la mettre en désordre. Elle se détruira de ses propres mains. Je la vois d'ici s'aveugler de ses faisceaux de lumière électrique, replier en hâte ses filets protecteurs, se livrer aux embardées les plus décousues, et pour éviter une torpille aller au devant de ses propres éperons. J'ai fait pendant deux mois le blocus de Venise. Ce fut la campagne la plus harassante de ma vie. Le blocus de la Jahde, on ne l'a maintenu qu'à grand renfort de charbon : quand le charbon a manqué, on a levé le blocus. Et dans ce temps-là, le torpilleur n'existait que dans nos imaginations! Le moins que les torpilleurs pourront faire, ce sera de tuer

le sommeil des capitaines et des équipages.

Un feu signalé au milieu de la nuit, pendant que l'escadre de la Baltique se reposait, mouillée devant le port de Dantzick, mit tous nos vaisseaux en émoi. Ce fut un bonheur s'ils parvinrent à se reconnaître avant d'avoir commencé à tirer les uns sur les autres.

On sait quel désastre suivit pour nous, au début de ce siècle, le glorieux combat d'Algésiras. L'Amiral Linois avait repoussé l'Amiral Saumarez, gardé en son pouvoir comme gage de son triomphe, le vaisseau l'*Hannibal* échoué sur les hauts-fonds du rivage; il avait obligé la flotte ennemie à se réfugier sous le canon de Gibraltar. Il demande du renfort à Cadix. Les Espagnols, nos alliés, se hâtent de lui envoyer plusieurs vaisseaux. La nuit venue, on se met en marche pour franchir le détroit. L'Amiral Saumarez appareille à son tour. Il veut prendre sa revanche et mal-

heureusement il la prendra. Il n'a pourtant pas reçu de renforts, lui! Ce sont les mêmes vaisseaux que nous venons de vaincre qui nous poursuivent. Seulement ils ont maintenant l'obscurité pour complice. Le vaisseau le *Superb* passe entre deux trois-ponts espagnols. Il est déjà loin que les deux trois-ponts se canonnent encore. Ils se canonnent si bien qu'ils finissent tous les deux par sauter. Voilà comment à la victoire succède en un instant la catastrophe (1). Si des éperons s'en étaient mêlés, la chose aurait marché plus vite encore.

Du calme, beaucoup de calme, rien ne sera plus nécessaire et plus difficile aujourd'hui. Une escadre assaillie par une nuée

(1) Voyez : *The naval history of Great Britain by William James*. Tome III, pages 113 à 123.

Voyez aussi *l'Histoire maritime de France*, par Léon Guérin. Tome VI, page 234 à 248.

de bateaux aura beaucoup de peine à garder son calme. Je ne nie pas que les bateaux, de leur côté, ne soient exposés à quelques risques. Ce seront des Bachi-bozouks qui attaqueront des sénateurs (1). Les Bachi-bozouks sont faits au sacrifice. S'il en reste quelques-uns sur le carreau, le dommage ne sera pas grand.

Il le paraîtra d'autant moins que la guerre, en admettant que, pour le malheur de l'Europe, la guerre vienne à éclater, ne sera pas une guerre ordinaire. Elle dégénerera très promptement en une guerre sans merci. Les mers étroites, la Manche entr'autres, ne seront plus tenables pour les flottes de com-

(1) Quand nous arrivâmes avec l'Amiral Bruat sur la rade de Baltchik, on nous traita de Bachi-bozouks. Le Commandant Saisset, ce vaillant officier qui joua un rôle si brillant pendant le siège de Paris, fut prompt à la réplique. Il appela l'escadre à laquelle nous venions nous joindre, les « sénateurs ».

merce; le littoral, en revanche, cessera d'être habitable. J'ai souvent proclamé la nécessité d'enlever au moins cet aliment à la haine *en neutralisant sur mer la propriété privée.* Ma voix a crié dans le désert. Dieu veuille qu'on ne le regrette pas un jour!

Si jamais le sort en est jeté, allons-y du moins de bon cœur. Avec cette triste perspective devant les yeux, je me permettrai de résumer dans un dernier avis les conseils que je livre au vent depuis vingt années.

Mettons promptement l'Algérie et la Corse en mesure de se suffire à elles-mêmes. Donnons-leur des arsenaux — de très petits arsenaux naturellement — pour qu'elles puissent au besoin se passer du secours des nôtres, pour qu'elles puissent aussi venir promptement en aide à nos torpilleurs en détresse. Il importe d'écarter la préoccupation de tenir l'Algérie et la Corse en communication cons-

tante avec la métropole. Leur autonomie nous soulagera d'un grand poids. On sait quels soucis l'Égypte, quand il fallut la ravitailler, causa au Premier Consul.

Ne laissez sans défense aucun des ilôts qui forment comme une ceinture à nos côtes. Rappelez-vous qu'à la fin de la guerre de 1756 à 1763, les Anglais occupèrent Belle-Isle (1).

Négligez, s'il le faut, les opérations lointaines : elles exigent sur la surface du globe des points d'appui qui vous manquent. Songez avant tout à défendre votre existence dans les mers d'Europe, car ce sera bien votre existence qui sera menacée. La marine, si vous savez en faire un judicieux emploi, la marine peut, dans cette grave épreuve, vous sauver. Canaris, au mois d'août 1825, ne demandait

(1) Voyez : *l'Histoire maritime de France*, par Léon Guérin. Tome IV. Pages 380 à 382.

La descente eut lieu le 8 avril 1761 ; la capitulation le 7 juin.

que deux bricks pour aller brûler la flotte Turque dans le port d'Alexandrie : sans la malencontreuse vigilance d'un capitaine français qui le fit reconnaître, Canaris réussissait (1).

J'en ai trop dit peut-être, mais voilà vingt ans que je me contiens. Puisque la discrétion professionnelle est à cette heure bannie des pays les mieux dressés au silence, pourquoi n'élèverais-je pas la voix à mon tour?

Laissez donc nos consciences en paix, l'administration en repos et occupons-nous tous ensemble du salut du pays. Je n'affirmerai pas que l'ennemi soit à nos portes : il souffle cependant je ne sais quel mauvais vent qui devrait bien emporter comme autant de miasmes pestilentiels, nos discordes et nos funestes questions Byzantines.

(1) Voyez : *La station du Levant,* Plon, Nourrit et C^ie^, éditeurs. Tome I. Pages 325 à 329.

Ces questions énervantes, je n'ai pas à me reprocher de les avoir à aucune époque soulevées. La politique est, de toutes les folies, celle qui convient le moins aux officiers généraux et aux vieillards.

Je devrais avoir passé l'âge des ambitions. Je ne puis néanmoins me défendre d'en conserver une! Je voudrais emporter l'espoir, quand je sortirai de ce monde, de me survivre dans la grandeur de mon pays.

Nations envieuses ou ingrates, ne cherchez pas à supprimer la France! Vous ne seriez jamais capables d'en faire une autre.

Je n'ignore pas que la statistique a pour nous des tristesses inconnues jusqu'ici. Peut-être s'en fût-on consolé autrefois. La loi de Malthus — tout change rapidement en France — a fait son temps. Soyez tranquilles : avec la paix et des doctrines plus saines, Jacques Bonhomme retrouvera sa fécondité.

« Ne vous inquiétez-vous donc pas, me dira-t-on, de la question sociale? »

Je ne crois pas qu'il y ait de question sociale. S'il en existait une, il serait bien étrange qu'elle n'eût point fait un pas depuis le temps d'Agathocle et des Gracques (1). Non vraiment, ce n'est pas la question sociale qui m'occupe. Mes regards sont toujours tournée vers l'extérieur.

Gardez-vous de croire que mes rêveries politiques — en fait de politique, je ne veux avoir que des rêveries — me puissent incliner à ne pas redouter quelquefois pour notre pays le rôle imprudent « du cheval qui voulut se venger du cerf ». Ne vaudrait-il pas mieux, faisant à l'amour de la paix le sacrifice de nos justes rancunes, réunir la France, la Russie

(1) Voyez dans : *La Marine des Anciens*, Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, *L'anarchie sicilienne et l'avènement d'Agathocle*, tome II, pages 229 à 234

et l'Angleterre — vous lisez bien : l'Angleterre — afin de voir s'il serait possible, par une entente sincère et intelligente, de résoudre ensemble les grandes questions et les petites, destinées à diviser le monde? »

Je n'ai de ma vie été dans les secrets d'aucun gouvernement. Tout ce que j'ai écrit dans la seconde période de mon existence, je veux dire depuis que la Révolution du 4 Septembre m'a fait des loisirs, ne m'a été dicté que par ma fantaisie.

Je m'imaginais naïvement avoir des idées neuves. Vieil enfant que j'étais! Je ne faisais, paraît-il, dans mon innocence, qu'emprunter les idées de l'empereur Napoléon III (1).

Je vous donne ma parole d'honneur que je n'en savais rien.

(1) Voyez le journal des *Débats* du 6 Novembre 1891.

APPENDICES

APPENDICE A.

L'intermédiaire des chercheurs et curieux.

Paris, Lucien Faucon, *directeur*, 43, rue Cujas.

25 *avril* 1890.

Questions.

LA TABLE DE PEUTINGER.

M. l'amiral Jurien de la Gravière dit dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril : « La Table de Peutinger a été découverte à Spire dans une vieille bibliothèque, vers l'année 1500... » Cela est-il exact? — *Question posée* par M. R...

25 *juin* 1890.

Réponses.

LA TABLE DE PEUTINGER.

En quoi M. l'amiral Jurien de la Gravière aurait-il commis une erreur dans le passage cité par M. R...? Il n'est contredit ni par Bouillet, ni par la *Note sur un nouvel examen de la carte de Peutinger*, par M. Alfred Maury, parue dans la *Revue archéologique*, en 1862. Le savant académicien ajoute seulement que la carte itinéraire, copiée au treizième siècle par un moine sur un exemplaire plus ancien, découverte par Peutinger, a passé de la bibliothèque du prince Eugène de Savoie à la Bibliothèque impériale de Vienne où il a pu la consulter.

On pourrait objecter que ce document a été découvert vers 1500 par Conrad Celtes, qui le légua à Peutinger, qui se proposait de le publier, ce que la mort l'empêcha de faire. Ses travaux sur la *Table théodosienne*, dont il fut l'éditeur, dans le sens strict du mot, permettent de dire qu'il en fut l'inventeur. M. Maury, d'ailleurs, ne donnait pas

une notice de ce précieux monument cartographique; il écrivait pour des érudits, sur un sujet non sujet à controverse, et il se proposait seulement de relever les variantes qu'offraient les éditions imprimées avec l'original sur parchemin pour *la partie où est figurée la Gaule.*

10 *juillet* 1890.

LA TABLE DE PEUTINGER.

Hermanus Nuenarius dit dans son *Commentariolum de Gallia Belgica,* p. 15, qu'il a vu dans l'*Itinerarium Theodosianum in Spirensi bibliotheca,* et puis dans un ancien itinéraire parcouru chez Peutinger à Augsbourg, qu'*Asciburgum* était situé entre Novesium et Vetera-Castra. Comme l'*Itinéraire d'Antonin* n'a pas ce nom de lieu, on crut pouvoir appliquer le passage de Nuenarius à la *Table de Peutinger*, où paraît effectivement le nom de *Ascisburgia.* Mais d'autres noms tirés de cet *Itinerarium Theodosianum*, comme *Mons Brisiacus* et *Calone*, manquent dans la *Tabula* et se trouvent en revanche dans l'*Itinerarium Anto-*

nini, la conclusion perd donc toute valeur, et Spire n'a pas le privilège de revendiquer la possession première de la *Tabula.*

Quatre autres villes lui disputent cet honneur, Worms, Colmar, Bâle et Tegernsee, mais les résultats restent hypothétiques, et M. de la Gravière ne devait pas être aussi affirmatif qu'il l'a été.

RISTELHUBER.

La légèreté de mon affirmation aura du moins eu un avantage. Elle a provoqué un fort intéressant examen de la question et montré une fois de plus aux *chercheurs et aux curieux* de quelle utilité peut être pour eux la lecture assidue de l'*Intermédiaire.*

APPENDICE **B**.

Les voyages à travers l'Asie au moyen âge.

« Après la Judée, où pousse le baume, écrit au moyen âge le Florentin Brunetto Latini, né en 1230, mort en 1294, on rencontre la Palestine, avec la côte d'Ascalon.

« Après, vient la Séleucie. Là court l'Euphrate qui prend sa source dans la Grande Arménie et court vers Babylone, traversant la Mésopotamie, arrosant tout le pays, comme le Nil fait l'Égypte. Salluste dit que le Tigre et l'Euphrate ont en Arménie la même source. »

En 1255, les deux frères Polo se rendent par mer de Constantinople à Soudak sur la côte de Crimée. « C'est là qu'abordent, à cette époque, tous les marchands venus de Turquie pour passer vers les pays septentrionaux. »

De Soudak, les frères Polo gagnent les bords du

Volga, séjournent pendant un an à Bolghara, résidence d'été des Khans de Kiptchak, située à vingt lieues au sud de Kazan, franchissent le grand fleuve et après dix-sept journées de marche dans un désert où ils ne trouvent « ville ni chastel, fors seulement Tartares en leurs tentes qui vivaient de leurs bêtes paissant aux champs », finissent par atteindre la grande cité de Boukhara.

Trois ans plus tard, on les voit revenir au port d'Ayas, sur le golfe d'Alexandrette. D'Ayas, le retour à Venise s'opère sans difficulté. Il suffit de descendre la côte de Syrie et d'aller s'embarquer à Saint-Jean d'Acre.

L'itinéraire d'un second voyage auquel se trouve associé cette fois le fameux Marco Polo a pour point de départ le point d'arrivée de la première expédition. Les frères Polo touchent d'abord au port d'Acre en Syrie, d'Acre se font transporter au golfe d'Alexandrette d'où, par un chemin familier aux caravanes, ils arriveront « au royaume de Mossoul », à la ville de Bagdad, et finalement au golfe Persique.

En 1275, après un voyage de trois ans et demi, ils font leur apparition à la cour du grand Khan, dans la cité impériale de Khan-Baligh.

Marco Polo, après les remarquables travaux

qui l'ont mis en lumière, n'a plus rien à nous apprendre. Cherchons, s'il est possible, nos renseignements à des sources où l'on n'ait pas encore aussi souvent puisé.

Un savant orientaliste, M. Louis de Backer, a pu nous présenter en 1877, grâce à la découverte d'un précieux manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, trois voyageurs à peu près inconnus jusqu'à lui : Frère Oderic de Frioul, Frère Jehan Hayton, de l'ordre de Prémontré, cousin germain du roi d'Arménie, Frère Bieul (Ricold de Monte-Croce) (1).

« Oderic de Frioul, dit-il, est né vers 1285 à Pordenone. Il entra dans l'ordre de Saint-François et partit en 1317 pour l'Orient avec une mission du pape. De retour à Padoue au mois de mai 1329, il écrivit la relation de son voyage en latin et la termina le 24 janvier 1330. Il est mort le 14 janvier 1331 et a été canonisé par un décret pontifical du 2 juillet 1755.

Frère Bieul ou Rieult, de l'ordre de Saint-Dominique, ou plutôt Ricold de Monte-Croce, parcourut l'Orient dans la seconde moitié du treizième

(1) Voyez *l'Extrême-Orient au Moyen-Age*, par M. Louis de Backer.

siècle. Après s'être embarqué à Saint-Jean d'Acre, il se rend par caravane et à dos de chameau, en Galilée, à Nazareth, à Jérusalem, en Arménie, en Turquie... Il gravit les montagnes rocheuses des Curtes et vient à Ninive, sur les bords du Tigre, un des fleuves du Paradis.

De l'antique cité où Jonas avait prêché, il ne reste plus que des pans de murs; mais de l'autre côté du fleuve, la ville a été reconstruite et on la nomme *Mousal* (Mossoul).

De Mossoul, Frère Bieul se rend par le Tigre à Bagdad; puis il regagne son couvent de Florence, où il meurt le 31 octobre 1300.

Vers le même temps, Hayton ou Héthoun, roi d'Arménie, redoutant la puissance des Tartares, alla trouver leur souverain pour gagner ses bonnes grâces et resta en paix avec lui. Ce voyage est raconté par son neveu Hayton, seigneur de Corghos, qui se fit plus tard moine de Prémontré, en Chypre, et devint ensuite prieur d'un couvent du même ordre, à Poitiers ».

Voyages de Frère Bieul.

D'Acre au Thabor.

Frère Bieul « prend port en Acre » et de là se rend en Galilée par une journée de 20 milles.

Il vient premièrement à Chana « où Jésus-Christ fit le premier de ses miracles ».

« Cette vilette de Chana » est à 5 milles de Nazareth.

De là, 15 milles en ligne droite le mènent à « la vilette de Génézareth, assise sur la mer de Galilée ».

De là, « en 5 milles », il descend à Bethsaïda. « Et ci la vilette est sur la mer de Galilée ».

Assez près de Bethsaïda est « le chastel Saphet qui est la clef de toute la Galilée ».

De là, il descend à Capharnaüm, « où Notre-Seigneur cura le ladre ».

De ce lieu, il retourne vers la mer de Galilée et vient au « chastel Magdalum », où est née sainte Marie-Magdeleine, du côté de l'étang de Génésareth.

Cinq milles plus loin, il arrive à « Tyberiadis, tout sur la mer ». En la mer de Tybériade, l'eau est en tous lieux « très douce et très bonne à boire »,

bien qu'il y entre plusieurs endroits « moult d'eaux puantes de soufre et très amères ».

De Tybériade, il monte « en très haute montagne », pour venir au « très haut mont de Thabor ».

Cinq milles de route le conduisent à Béthulie, « la petite cité dont fut Judith ».

Quand il eut dépassé Béthulie, il gravit le mont de Thabi « où Melchisedech encontra Abraham ».

Sur cette montagne, il trouva beaucoup de grandes églises « toutes gastées et depechies ».

Il monte alors au plus haut de la montagne et du tertre même où fut transfiguré Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A 20 milles de ce grand tertre, il rencontre la montagne « dont naissent les onze fontaines qui font le commencement du Jourdain ».

A 17 milles du mont de Thabor, il descend et passe « le grand champ d'Esdrelon et la cité de Naym ».

Quand il visita Nazareth, la grande cité était « depechie et dolereusement deschirée ». Il n'y trouva rien des anciens édifices, « fors seulement la chelle en laquelle l'ange Gabriel salua la benoiste vierge Marie ».

Tous ces lieux de Galilée sont « ès mains des Sarrasins » qui les possèdent paisiblement.

A 10 milles de Nazareth, il trouve le « chastel Zaphetanum » où naquirent saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques « les enfants de Zébédée ».

De ce chastel, il retourne « en Acre » alors « cité des chrétiens ».

D'Acre à Jérusalem.

De retour à Acre, le Frère Bieul quitte de nouveau la côte de Syrie pour se rendre à Jérusalem.

Il vient d'abord « au ruissel de Cyson », où Élie, « par les mains de ses ministres », mit à mort les faux prophètes.

Quand il eut passé « ce ruissel », il vint en la cité de Caisan sur la mer et de là, « à ce très bel moncelet de Carmelus » sur lequel Hélie rassemblait les enfants d'Israël.

De là, il se rendit au « chastel Pélerin » qui était aux Templiers.

Vingt milles plus loin, il rencontre « le chastel Tatho », puis à 18 milles encore Saint-George.

De Saint-George, il se rend à Ramacha, au mont d'Éphraïm, qui est à trois milles de Jérusalem.

Là il visite la maison où est né le prophète Samuel.

De Ramacha, il vient en la sainte cité de Jérusalem, « qui vraiment peut être nommée cité de ruine et de destruction ».

Après avoir pieusement visité les Saints Lieux, le Frère Bieul reprend une seconde fois le chemin de Saint-Jean d'Acre. « Du chastel Pélerin en Acre », la distance, suivant lui, est de cent milles.

D'Acre à Mossoul.

Revenu à Saint-Jean-d'Acre, le Frère Bieul « entre en mer », côtoie les cités de Tyr et de Sidon et arrive en la cité de Tripoli, « près de laquelle est la fontaine dont Salomon fait mention dans le *Cantique des Cantiques* ».

De là, il passe au mont Liban, où demeurent les Maronites, « qui sont chrétiens mécréants ».

Assez près de là, sont « les Assassins, lesquels ceux d'Orient nomment Ismaélites ».

De Tripoli, il se rend par mer près de « Turquoyse ».

Puis il entre en Arménie jusqu'à la cité d'« Armaistrie ».

D'Armestrie, il passe à la cité de Tarse en Cilicie, ville où naquit l'apôtre saint Paul.

En quittant l'Arménie, il est entré en Turquenie. « Les Turquemans sont gens bestiaux et habitent communément dessous terre, comme taupes. Ils sont Sarrasins et de la loi de Mahomet ».

« Après la Turquie, dit le Frère Bieul, nous entrâmes en Tartarie, et là nous trouvâmes l'horrible et merveilleuse gent des Tartares ».

Les Tartares ont « grant visages et larges, les yeulx si petis que ce semblent droitement petitez fenduretez en travers du visage. » Ils ont peu ou point de barbe. On les prendrait pour de vieux singes.

Le Tartare n'a ni courtoisie, ni vergogne, ni agrément, ni amour. On dirait qu'ils haïssent toute cité, tout édifice, toute habitation, car ils les détruisent quand ils en trouvent. Ils vivent en majeure partie « comme bêtes, sans loi de nature, ni de volonté, car ils ne se vantent point d'avoir loi baillée de Dieu, comme plusieurs autres nations. S'ils croient un Dieu, c'est bien tenuement et bien simplement, par je ne sais quel mouvement de nature ». Ils disent que mourir n'est que dormir. Quand leur Seigneur prononce une sen-

tence de mort, il se contente de dire: « Coupez-lui la tête à cet homme que voilà et faites-le dormir ». Le condamné n'a pas un instant l'idée de proférer le moindre murmure. « Le Seigneur le commande, dit-il de son côté; endormez-moi ».

Boëce parle de montagnes où n'était point parvenue « la renommée des Romains ». Suivant le Frère Bieul, c'est d'au delà de ces montagnes que sont sortis les *Tartres* ou Tartares, « qui avaient pour la plus grande partie esté pasteurz et veneurz ».

Quand les Tartares eurent passé la montagne qui les séparait des autres peuples, ils se rassemblèrent pour délibérer sur la façon dont ils s'y prendraient pour conquérir le monde. Le premier qui parla fut « Cangis Kaan ».

Sur son avis, les Tartares se partagèrent en trois « batailles », autrement dit en trois groupes. L'une de ces batailles suivit Cangis Kaan, connu dès lors sous le nom de « Grant Kaan ». Avec lui, elle alla occuper « le très grant royaume de Cathay, jusquez à la fin de Nubie ». Le prestre Jehan fut tué et son royaume demeura aux mains des Tartares, qui détruisirent « en ces parties-là environ douze grands royaumes ».

La seconde bataille, pendant ce temps, passait le fleuve de Phison « ung des quatre fleuves du paradis terrestre » et détruisait les royaumes « du roy de Corasme, de Turquesten, de Persie et de Médie, de Caldée », qui avaient été les plus forts et les plus redoutés de tous les royaumes de l'Orient, refaisant ainsi, mais à rebours, l'expédition d'Alexandre. Les Tartares qui composaient cette immense horde prirent « la noble cité de Baldach (Bagdad) », qui fut « le siège et la maître cité de tous les Sarrasins du monde ». Ils tuèrent le khalife et puis occupèrent toute la Turquie. Ils prirent Jérusalem et la rendirent aux chrétiens qui s'étaient alliés aux Tartares « par la procuration du roy d'Arménie ».

« La tierce bataille », la troisième armée, s'en alla vers le septentrion. Elle occupa et détruisit « le grant royaume de Comanie, le royaume de Russie, de Gazarie, Bulgarie, jusques en Hongrie ».

Arrivés en Hongrie, les Tartares ne purent passer « le fleuve » et s'en retournèrent vers l'Allemagne. Ils ravagèrent le pays « jusqu'au fleuve de la Dunoe », le Danube très probablement, « qui est le commencement de l'Allemagne. Ils ne purent aller plus loin, car « le duc d'Ostriche,

avec ses autres voisins », leur refusa le passage.

En cette occasion, les chefs de cette bataille des Tartares périrent noyés avec une très grande quantité de leurs gens.

« Et oncques puys Tartre ne se enhardirent de venir vers Alemaigne (1) ».

Le Frère Bieul cependant s'est remis en route. Il « vient en un pays très fort où il trouve une très belle cité, assise en très haut lieu, et qui avait nom Aterrom ». Il fait en cette cité si grand froid que le pieux voyageur n'y rencontre que gens estropiés. « A l'un estait cheu le nés, à l'autre la main, et à l'autre le pié ».

De cette cité, il s'avance jusque « vers la fin de Turquie » et y trouve « la très haulte montaigne de Ararach » sur laquelle s'arrêta l'arche de Noé. Toute cette province est appelée la grande Arménie — « Armenie la Maiour ». — De ce lieu, Frère Bieul continue de se diriger vers le Nord. Il entre en Perse et y trouve « montagnes de sel et fontaines d'huile ». Quoique les gens de ce pays soient Sarrasins et « mauvaises gens », Dieu, on le voit, ne les prive point pour cela de ses bienfaits. Le

(1) Voyez : *Les marins du XV^e^ et du XVI^e^ Siècle*, Plon, Nourrit et C^ie^, éditeurs; tome I, pages 232, 233, 266, 267.

pays était trop froid pour que l'olivier y pût croître; il était, en outre, trop éloigné de la mer pour en tirer le sel. Sans montagnes de sel et sans fontaines d'huile, la contrée eût été à peine habitable.

Maintenant se présente « une très belle et très plaisante plaine qu'on appelle la plaine de la Taeta ». Quand on l'a traversée, on arrive à Tauris « la maîtresse cité de Persie ». A partir de Tauris, Frère Bieul redescend rapidement vers le Midi; il arrive en un pays où l'attendent « très mauvaises gens ». Ce sont les Curtes ou Kurdes, « qui surmontent en cruauté et en mauvaiseté » toutes les nations barbares qu'il rencontrera dans la suite de son voyage. Les Tartares ont soumis toutes les autres nations de l'Orient; ils n'ont jamais pu soumettre les Kurdes. « En la langue de Persie *kurtes* sonne comme *loups* en français ». Ils portent longs cheveux et longue barbe et « sur le chef, crêtes rouges comme celle du Coq, en signe d'orgueil et de seigneurie ».

« Du pays des Curtes, écrit Frère Bieul, nous en alasmez très grant chemin et pasasmes grant plante de pays et venismes jusquez en Ninive la trèz grant cité en laquelle fu envoyés Jonas le prophète prescheur, comme dit la sainte Escripture ».

Cette cité de Ninive fut détruite « du tout en tout », mais elle a été réédifiée de l'autre côté du fleuve et on la nomme aujourd'hui Mousal ou Mossoul. Le roi de Mousal est chrétien, mais chrétien nestorien et par conséquent, aux yeux de Frère Bieul, « mécréant ». — « Il oy moult voulentiers, dit le moine, nostre preschement et nostre foy, mais pour nostre preschement, il ne se voult convertir à nostre foy catholique.. »

De Mossoul à Bagdad.

C'est ici que le récit de Frère Bieul prend vraiment pour nous et pour les études que nous poursuivons un sérieux intérêt.

« Nous partîmes de Ninive, la grande cité, écrit Frère Bieul, et entrâmes dans le fleuve du Paradis, c'est-à-dire dans le Tigre. Nous descendîmes le fleuve sur « vaisseaux comme bocuciaulx » et, après avoir parcouru plus de cent milles, arrivâmes à Baudas (Bagdad); mais en chemin — « entre voiez » — nous trouvâmes une grande cité qui a nom Checril (Tekrit), en laquelle demeurent Maronites chrétiens « mescréans et scismat ».

Non loin de cette cité de « Ceterel (ou Checril) » « s'étend tout en long du fleuve », une grande cité qui fut, au dire de Frère Bieul, « l'ancienne Babyloine, en laquelle régna Nabuchodonosor ».

Elle est toute déchue et semble par ses grandes ruines comme une autre Rome, tant elle est grande et tant elle fut noble. Très peu de gens y habitent. Ce sont des Sarrasins qui attendent un certain Ali, mort il y a plus de six cents ans.

La cité de Baudas ou Bagdad est très grande et « très gracieuse. » Le Tigre la traverse. Les gens du pays disent que ce fut la cité jadis appelée Fusis. Il y demeure plus de deux cent mille Sarrasins. Avant l'avènement des Tartres ou Tartares, Baudas était la « maistre cité des Sarrasins », comme l'est Rome pour les chrétiens.

Là régnait le Khalife, c'est-à-dire le successeur de Mahomet, et les Sarrasins disaient « qu'il était le visage de Dieu sur la terre ».

Relation de Hayton, prince d'Arménie.

Cette relation vient fort à point pour dissiper mainte obscurité de l'intéressant récit de Frère

Bieul, bien qu'en fait d'obscurités, la relation de Hayton ait aussi les siennes.

Le royaume d'Arménie, au dire de Frère Jean Hayton, comprenait, vers la fin du treizième siècle, quatre royaumes. « Un seul seigneur en tenait cependant la seigneurie ».

Dans le sens de la longueur, la terre d'Arménie commençait au royaume de Perse et s'étendait, du côté de l'Occident, jusqu'au royaume de Turquie.

Dans le sens de la largeur, il partait de la grande cité « qui est appelée Porte de fer » et que le roi Alexandre fit fermer pour empêcher les habitants de l'Asie « la profonde » de passer en Asie sans son commandement. Il touchait de ce côté à la mer Caspienne et se prolongeait vers l'Occident jusqu'au royaume du Mède.

Le royaume d'Arménie renfermait plusieurs grandes et belles cités. La plus renommée entre toutes était Tauris. Hautes montagnes, vastes plaines, puissants fleuves, lacs d'eau douce et d'eau salée, rien ne manquait à la terre arménienne.

Vers l'Orient se rencontrait un autre royaume, le royaume de Géorgie.

Le royaume de Chaldée, suivant Jean Hayton, commençait aux montagnes de Médie et s'étendait jusqu'à Ninive, grande et ancienne cité située près du Tigre. « La plus grande cité, dit Hayton, qui soit au royaume de Chaldée, est Baldach qu'on appelait autrefois Babylone ». Là sont de grandes plaines, peu d'eaux courantes et encore moins de montagnes.

Le royaume de Mésopotamie commence à la grande cité de Mosel ou Mossoul, sur le Tigre. Il s'étend vers l'Ouest jusqu'à la cité de Rohais, sur l'Euphrate, ville que M. Louis de Backer croit pouvoir identifier avec Resaina.

Le royaume de Syrie commence à l'Euphrate et s'étend vers l'Ouest jusqu'à la cité de Gazère (Gaza) « qui est vers la mer de Grèce, au chief du désert d'Égypte ».

Selon ce que dit saint Luc en l'Évangile, l'Empereur de Rome, César Auguste, tenait toute la seigneurie du monde au temps de la nativité de Notre-Seigneur. Un roi de Perse nommé Cosserossach — (Chosroès) — se révolta contre l'empire de Rome et se fit appeler Empereur d'Asie. Il prit la seigneurie de Perse et de Médie, d'Arménie et de Chaldée. Quand cette seigneurie eut

duré 300 ans, les Sarrasins s'en emparèrent.

En l'an 632 de l'incarnation de Notre-Seigneur, « la maloiste semence de Mahommet entra au royaume de Syrie ». La noble cité de Damas tomba en son pouvoir. Le royaume de Syrie occupé, les Sarrasins vinrent assiéger la cité d'Antioche. L'armée de l'empereur Héraclius leur livra bataille dans « une plainière qui a nom Posserit ». La bataille fut longue et sanglante. Les Sarrasins à la fin l'emportèrent. Les gens de la cité d'Antioche épouvantés « rendirent la terre aux Sarrasins par convenances ».

Les ennemis de la foi chrétienne occupèrent alors la Cilicie, la Cappadoce, la Lycaonie et « autres contrées riches ». Gonflés d'orgueil, ils équipèrent nefs et galées, puis firent voiles vers Constantinople.

Premièrement ils s'arrêtèrent en l'île de Chypre et y prirent une grande cité où était la sépulture de saint Barnabé l'apôtre. De là ils vinrent à l'île de Rhodes, s'en emparèrent, saccagèrent plusieurs îles de la Romanie et emmenèrent prisonniers sans nombre.

Bientôt Constantinople fut assiégée par terre et par mer. Les chrétiens se croyaient déjà perdus.

Une violente tempête brisa heureusement « toutes les galées et toute la navire des Sarrasins », quoique le siège eût lieu en plein été. Les ennemis furent presque tous noyés. Ceux qui survécurent s'en retournèrent « sans autre chose faire ».

Les Sarrasins prirent alors conseil d'envahir le royaume de Perse. L'an 633 de Notre-Seigneur, près d'une cité du nom de Managa, se donna une grande bataille. Le roi de Perse y fut tué, son armée déconfite et les Sarrasins occupèrent, outre sa seigneurie, toute la terre d'Asie la Majeure. Deux provinces seules échappèrent à leur domination : le royaume d'Abeas qui est en Géorgie et une contrée du royaume d'Arménie appelée Glaufegafordes, dans laquelle M. Louis de Backer reconnaît avec toute apparence de raison le Ghilan actuel.

C'est à cette époque qu'apparurent pour la première fois les Turcomans. Ils s'étaient avancés peu à peu jusqu'à une terre nommée « Corasceu » — le Khorasan très probablement. Ces Turcomans ne pensaient qu'à « tenir cette terre de Corasceu pour eux » et à s'y défendre contre les Sarrasins, sans prétendre à d'autres conquêtes. Après la déconfiture du roi de Perse, les Sarrasins

se mirent en marche pour les soumettre. Les Turcomans ne se jugèrent pas de force à livrer bataille. Ils dépêchèrent leurs messagers au khalife de Bagdad et acceptèrent de devenir ses sujets. Le Khalife, pour toute condition, leur imposa un changement de résidence et leur assigna des terres dans une partie de ses États où il jugeait qu'une rébellion de leur part serait moins facile ou moins à craindre.

Bagdad était devenu le siège d'un florissant et puissant empire, mais la discorde ne tarda pas à se mettre entre les Sarrasins Cette époque de trouble dura bien trente ans. Un très bon et vaillant empereur qui était en Constantinople, Dyogencor (vraisemblablement Nicéphore Phocas) recouvra la noble cité d'Antioche, la Cilicie et la Mésopotamie.

Les Turcomans cependant « multipliaient d'avoir et de personnes ». Quand ils virent la grande discorde qui existait entre les Sarrasins, « ils pensèrent de se réveiller ». Godefroi de Bouillon les trouva en possession de la Cilicie et eut à essuyer de leur part « assez d'ennuis ».

Après les Sarrasins et les Turcomans, la vieille Asie Romaine allait avoir affaire aux Tartares.

Quand les Tartares qui « demouraient premièrement entre la grant Montaigne de Beligian et le grant Occéan » eurent étendu « un feutre noir sur terre et fait asseoir dessus Canguis », quand les sept chefs des sept nations « l'eurent levé et nommé kaan », s'agenouillant devant lui, pour lui faire honneur et révérence comme à leur seigneur, la renommée des Tartares « alla partout » et une nouvelle ère de dévastations ne tarda pas à commencer pour le monde. A Canguis succéda son fils Hoctota, puis vint Batou qui essaya le premier de conquérir la Turquie.

Le Soudan de Turquie assemblait son armée de toutes parts, cependant il vint et « se combattit aux Tartares, en un lieu nommé Casadach ». Grande fut la bataille; grand fut le nombre des morts de côté et d'autre. Mais enfin les Tartares eurent la victoire et entrèrent en la terre de Turquie en l'an de Notre-Seigneur 1243.

Batho (ou Batou) « avec sa gent » continuait de chevaucher vers les parties de septentrion. Il fit tant qu'il arriva enfin au royaume de Comanie, « contrée entièrement plate, dit M. d'Avezac, arrosée par quatre grands fleuves, le Dnieper, le Don, le Volga et le Jaïk ». Ce pays forme aujour-

d'hui, nous apprend M. Louis de Backer, le gouvernement d'Astrakan.

Le roi de Comanie essaya bien de défendre sa terre. Il assembla « son ost » et « se combattit aux Tartares »; mais à la fin les Comains furent déconfits. Il en fut qui s'enfuirent jusqu'au royaume de Hongrie.

Après avoir chassé les Comains hors du royaume de Comanie, Batou entra au royaume de Russie, le prit et conquit le royaume de Bulgarie.

En l'an de Notre-Seigneur 1253, messire Hayton, roi d'Arménie « de bonne mémoire », voyant que les Tartares avaient conquis les royaumes et contrées jusques au royaume de Turquie, « prit conseil d'aller au roi des Tartares » et d'acquérir sa bienveillance et son amitié. En six mois, le frère du roi des Tartares et le roi d'Arménie eurent conquis et occupé tout le royaume de Perse. Bagdad avait été mis à sac, le khalife détrôné; le moment semblait propice pour aller délivrer la Terre-Sainte et la rendre aux chrétiens (1).

Le royaume d'Arménie se trouvait alors en si bon état qu'il pouvait mettre sur pied 12,000 hom-

(1) Voyez *les Marins du quinzième et du seizième siècle*, t. II, p. 127 à 150 (Plon et Nourrit, éditeurs).

mes à cheval et 12,000 fantassins. Sur le conseil et avec le concours du roi d'Arménie, le fils du grand Khan se mit en marche pour aller assiéger Alep. Les Tartares prirent cette ville « par mines qu'ils firent dessous terre ». Ils y trouvèrent d'immenses richesses.

En l'an 1260 tout le royaume de Syrie eut le sort d'Alep. Le chef tartare se préparait à entrer au royaume de Jérusalem pour délivrer la Terre-Sainte, quand il apprit la mort de son frère Mango-Khan et comment « les barons le quéraient pour le faire empereur ». Il se hâta de reprendre le chemin de l'Orient, mais il était trop tard. En son absence, les barons impatients avaient proclamé son cousin, le fameux Khoubilaï-Khan, empereur. Halcon, — c'est sous cette forme que le roi d'Arménie nous a transmis le nom du conquérant de Bagdad, — déçu dans son ambition, était revenu sur ses pas et tenait sa cour à Tauris. Il apprend tout à coup que le soudan d'Égypte est rentré au royaume de Syrie, « qu'il a châtié sa gent », dont grande multitude est morte. « Il assemble son ost et mande au roi d'Arménie, au roi de Géorgie, aux autres chrétiens des parties de Syrie qu'ils le rejoignent au plus vite pour marcher

avec lui contre le soudan d'Égypte. « Une grièvе maladie le surprit ». Au bout de quinze jours, il était mort.

Son fils Abaga lui succéda en l'an 1274. « Il fut moult preux et gouverna la seigneurie moult sagement », mais il eut, dès ses débuts, guerre avec ses voisins, et pour cette raison ne put aller combattre le soudan d'Égypte. Tous les Sarrasins qui pouvaient échapper au pouvoir des Tartares s'enfuyaient en Égypte. La puissance du soudan s'en accrut beaucoup. Il avait fait secrètement alliance avec les Tartares du royaume de Comanie et de Russie; il avait repris Antioche aux chrétiens. Il envoya son armée en Arménie, pendant que le roi était allé chez les Tartares. Les deux fils du roi rassemblèrent les troupes dont ils pouvaient disposer encore. Le sort des armes ne leur fut pas favorable. L'un d'eux fut tué dans la bataille, l'autre emmené prisonnier. Le roi d'Arménie essaya vainement d'obtenir des secours de ses alliés. Toutes les forces des Tartares étaient occupées contre leurs voisins. Le roi d'Arménie se vit obligé d'envoyer ses messagers au soudan d'Égypte et de conclure une trêve pour obtenir qu'on lui rendît son fils.

Après quoi, désabusé des vanités de ce monde et laissant les pompes de ce siècle, « il prit habit de religion » et changea de nom, selon l'usage des Arméniens. Devenu Frère Macaire, il mourut en l'an de Notre-Seigneur 1270.

Le Frère Oderic de Frioul.

Le dernier en date des trois voyageurs dont M. Louis de Backer nous a rendu les récits, Frère Oderic de Frioul part pour l'Orient en l'an 1317. De Constantinople, il se fait transporter par mer à Trébisonde, « à Trapesonde, qui jadis fut appelée le royaume de Pont », en cette cité où repose le corps de saint Anastase « qui fit le *Quicumque vult salvus esse* ».

De là, il prend la route de la grande Arménie et se rend à Artiron (Erzeroum). « Cette cité, dit-il, est moult bonne et riche ». Elle le serait encore plus, si les Tartares et les Sarrasins ne l'avaient tour à tour détruite. On y trouve pain, viande, et vivres de toutes sortes en grande abondance. Il n'y manque que du vin et des fruits. « Cette cité est moult froide ». Les gens du pays

disent qu'elle est « au plus haut terroir », qui soit aujourd'hui habité.

L'Euphrate court « à une journée d'Artiron, à mi-chemin de Trapezonde et de la cité de Thoris ».

Thoris (Tauris) est la meilleure cité qui soit au monde. Il n'est vivres, ni marchandise quelconque qui ne s'y trouve en très grande abondance. A peine le pourrait-on croire, si on ne l'avait vu.

De Thoris, Frère Oderic se remet en route et arrive, après dix journées de marche, à une cité « qui a nom Somdoma » (Sultanieh).

En cette cité demeure l'empereur de Perse, pendant la saison d'été. En hiver, il habite une contrée « qui est sur une mer appelée la mer du Bascou » (la mer de Bakou, autrement dit la Caspienne).

APPENDICE C.

Journal de marche de Soliman le Grand.

D'après le baron de HAMMER (1).

De Scutari d'Asie à Marmorice.

En l'année 1522, le sultan Soliman, décidé à enlever de vive force l'île de Rhodes aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, se mit en marche pour la côte de Cilicie à la tête d'une armée de cent mille hommes (2).

Le 16 juin 1522, il passa de Constantinople à Scutari.

Le 17, jour de halte.

(1) *Histoire de l'Empire Ottoman.*

(2) Voyez : *Doria et Barberousse.* Pages 105 à 109. Plon, Nourrit et C^ie^, éditeurs.

Le 18, arrivée à Maldepé.

Le 19, à Tekour-Tschaïri.

Le 20, à Hereké.

Le 21, à Tschinarlié.

Le 22, à Nicomédie.

Le 23, à Kaziklii.

Le 24, à Dikillii-Tasch.

Le 25, à Panboukdji.

Le 26, à Yenischehr.

Le 27, à Akbiik.

Le 28, à Sindjllikœi.

Le 29, passage du défilé d'Ermeni Derbend.

Le 30, arrivée à Kizilkia-Hidjesi.

Le 1er juillet, campement dans la plaine de Kiutahia.

Le 2 juillet, halte à Kiutahia.

Le 3, idem.

Le 4, arrivée dans la plaine d'Altoun-Tasch, après une longue journée de marche. Campement à Binarbaschi.

Le 5, entré dans le village d'Egdjé.

Le 6, campé dans la plaine de Sistchanlii.

Le 7, idem.

Le 8, le 9, le 10, marche pénible dans un pays sans eau.

Le 11, campement dans le voisinage de Khounar, près d'Ilibinar (fontaine du pays).

Le 12, arrivée à un caravansérail dans le voisinage de Ladikia.

Le 13, à Tomidja.

Le 14, à Tschoban.

Le 15, à Kirksœgiid.

Le 17, sur les bords de la rivière Beztaghan.

Le 18, repos.

Le 19, arrivée à Talma.

Le 20, à Schahméderesi.

Le 21, dans la plaine de Ischené.

Le 22, à Bozoyouk. — Traversée du défilé de Gœkbeli.

Le 23, campement dans la plaine de Karabagh.

Le 24, repos.

Le 25, passage du défilé de Karghasegmez.

Le 26, arrivée au port de Marmorice, en face de Rhodes.

APPENDICE D.

Voyage de M. Thévenot (1), en Levant.

AMSTERDAM (1727).

I.

De Saïda à Damas. — Quatre journées de marche.

« Je partis de Saïda le mardi 25 mars 1664, écrit Thévenot, sur les onze heures du matin. Nous vînmes coucher à Labatie, où nous arrivâmes sur les cinq heures du soir. Nous avions cheminé toujours en montant par des terres semées de fort bon blé. Le reste du chemin qui n'était pas semé, était couvert d'asphodèles et de genêts épineux en fleurs.

(1) Jean Thévenot naquit à Paris en 1633 et mourut en 1667, à son retour de l'Inde, dans la ville de Miana, à 120 kilomètres de Tauris.

Labatia est un méchant petit village. Le mercredi 26 mars, nous en partîmes, sur les cinq heures du matin, par un vent froid qui avait gelé la terre. Nous allâmes par de mauvais chemins en montant et allâmes bien loin chercher une descente en un lieu d'où nous vîmes un vallon fort profond, dans lequel court une rivière qu'ils appellent Leïtani. Cette rivière va serpentant et faisant plusieurs tours : elle a bien cinq toises de largeur et est fort rapide.

Nous descendîmes durant un quart d'heure par un chemin étroit. Étant en bas, nous allâmes le long de cette eau, suivant son cours, et, à quelques jours de là, nous la traversâmes sur un pont de pierre de deux arches.

Après avoir cheminé environ une demi-heure par des chemins où il serait fort dangereux de tomber, nous nous trouvâmes vis-à-vis du château de Skheïp, qui est sur une montagne très élevée et toute droite.

Quelque temps après, nous rencontrâmes une plaine et, au bout d'une heure, une autre plaine beaucoup plus grande, mais en friche et remplie de pierres, aussi bien que la première, quoique l'une et l'autre fussent toutes vertes.

Après avoir passé cette plaine, nous vînmes par un mauvais chemin à un pont de pierre de trois hautes arches, qui traverse un torrent large de quatre ou cinq toises.

L'ayant passé, nous montâmes par un chemin encore plus mauvais. Cela dura jusqu'au gîte de Banias, où nous arrivâmes environ deux heures après. Dans tout ce chemin, nous eûmes, outre les pierres, des torrents et un terrain si fangeux que les mulets ne s'en pouvaient tirer.

Ce village de Banias est fort peu de chose et cependant autrefois, du temps que les chrétiens étaient les maîtres, c'était une bonne ville. Il est au pied d'une montagne, sur le haut de laquelle il y a un grand château, qui n'est habité de personne.

Nous quittâmes le bord d'une rivière qui passe par là et qui a bien trois toises de largeur; mais point de profondeur, quoiqu'elle soit fort rapide. On la nomme rivière de Banias.

Le lendemain, à cinq heures du matin, ayant monté environ une heure en tournant, par de fort mauvais chemins, nous nous trouvâmes vis-à-vis de notre gîte, entre lequel et nous, il n'y avait qu'un très profond vallon, fort agréable

par sa verdure et par la quantité d'arbres dont il est rempli et même par une rivière qui l'arrose.

Nous montâmes encore environ une heure. Nous trouvâmes durant ce chemin plusieurs faux châtaigniers, secs et sans feuilles, mais qui avaient leurs fruits.

Ayant un peu descendu, nous entrâmes dans une grande plaine. Après l'avoir passée et monté un peu parmi des arbres, nous trouvâmes des plaines pierreuses où il nous fallut cheminer jusqu'à environ trois heures après-midi, par le plus mauvais chemin qui se puisse imaginer.

Ayant ainsi cheminé jusque vers les trois heures après-midi, nous traversâmes un village appelé Kefarhevar. Nous passâmes ce village et ayant descendu dans un vallon et ensuite un peu remonté, nous vînmes à un village appelé Beïtima.

Nous en partîmes le lendemain vendredi 28 mars, à cinq heures et demie. D'abord nous ne fîmes que monter et descendre pendant deux heures; ensuite nous entrâmes dans une grande plaine remplie de pierres. Cette plaine conduit jusqu'à Damas. Elle est peuplée de quantité de villages : Catana, Artous, Mahtamia, Soliman, Salaïa.

Après avoir passé près de plusieurs jardins,

j'arrivai à Damas sur les trois heures après-midi.

II.

De Damas à Alep. — Neuf journées de marche.

Je partis de Damas pour Alep, le lundi 21 avril au matin. Nous passâmes par la porte appelée Bab-Thoma, et allant droit au Levant, en trois heures nous vînmes à Essaïr, qui est un petit village où passe une petite rivière qui, au-dessus, se sépare en deux.

Dès le lendemain, sur les cinq heures et demie du matin, nous marchâmes vers le Levant, dans une plaine de grande étendue, quoique nous eussions près de nous, à main gauche, des montagnes de roches blanches.

Sur les huit heures, nous commençâmes d'avoir des montagnes des deux côtés, qui laissaient entre elles des plaines stériles. Trois heures après, c'est-à-dire sur les onze heures, nous arrivâmes à Cléïfa, au-dessus duquel nous campâmes vis-à-vis du Han (caravansérail).

Cléïfa est un gros village. Nous en partîmes le mercredi 23 avril, environ trois heures avant

l'aube. Nous allions vers le nord-est. Nous entrions dans des montagnes, sans toutefois monter que fort peu. Seulement, nous avions les montagnes tout proche des deux côtés. Elles étaient toutes de pièces de roc pointues.

Nous passâmes au bord d'un précipice, mais il ne dura pas longtemps. Je souffris beaucoup du froid. Il faisait un vent qui perçait tout. Lorsque le jour parut, je m'aperçus que, plus nous avancions, plus les montagnes s'éloignaient de nous des deux côtés, et toujours en diminuant de hauteur.

Le jour nous trouva dans une grande plaine toute couverte de bruyères et *d'abrotonum femina* (Aurone, espèce d'armoise) dont il y a quantité sur le chemin de Damas à Alep, mais il est fort bas.

Nous cheminâmes toujours dans cette plaine jusqu'à Nebk.

Nous arrivâmes à Nebk sur le midi. C'est un bon village bâti sur un haut, arrosé d'une petite rivière qui passe au-dessous, sur laquelle il y a un petit pont de trois arches. Tout le long de la rivière est bordé de plusieurs jardins plantés la plupart de vignes.

Nous partîmes de Nebk le jeudi 24 avril, trois heures avant le jour. Nous prîmes notre chemin vers le Nord et à l'aube nous passâmes dans Cara, qui est un bon bourg, auprès duquel passe un ruisseau. Les gens du pays disent que, lorsque ce lieu appartenait aux chrétiens, c'était une ville considérable.

Sur les neuf heures, nous passâmes devant un petit château appelé El Bouraïdgé. Ensuite nous détournâmes, durant plus d'une heure, vers le Nord-Ouest, parmi de petites montagnes. Sur les dix heures et demie nous entrâmes dans une grande plaine où il n'y a que des bruyères et de l'*abrotonum femina*.

Dès l'entrée de cette plaine, nous découvrîmes Assia, où nous arrivâmes à environ une heure après-midi. Nous campâmes tout auprès d'Assia, qui est un petit château très faible.

Nous partîmes d'Assia le vendredi 25 avril, trois heures avant le jour. Un peu après, nous passâmes devant un petit château appelé Chemsin.

Nous continuâmes ensuite notre marche vers le nord, dans une grande plaine remplie d'asphodèles, renoncules, anémones, lysimachies (souci

d'eau), hysope, folio-luteo, grandes serpentaires et plusieurs autres fleurs dont la diversité et la multitude faisaient un fort bel objet. On trouve aussi dans ce pays quantité d'harmolans (harmala, harmaline, rue sauvage). J'en ai vu beaucoup par tous les lieux d'Asie où j'ai passé.

Nous arrivâmes à Hams (Homs) avant midi. Nous partîmes de Hams le samedi 26 avril, un peu après minuit. Continuant toujours de marcher vers le Nord et par la même plaine que le jour précédent, sur les huit heures du matin nous passâmes près d'un petit village appelé Restan.

A quelques centaines de pas de là, nous trouvâmes un beau pont de pierre. Nous passâmes ce pont jeté sur la rivière Asi, c'est-à-dire *rebelle*. Le pont a dix arches. C'est le fleuve Oronte des Anciens qui passe dessous. Avant d'y arriver, il fait deux petites îles, en manière de jardins, fort agréables.

Le fleuve occupe en cet endroit la largeur du pont, mais ensuite il se rétrécit à six ou sept toises comme auparavant, serpentant fort entre des montagnes dont il arrose le pied, mais l'eau en est trouble.

Ayant passé ce pont, nous quittâmes le fleuve

pour aller vers le Nord. Deux heures après, nous découvrîmes Hamah, où nous arrivâmes après-midi.

Hamah, l'ancienne Apamée de Syrie, est une grande ville située sur le penchant d'une colline. Elle a un pacha et un château. L'Oronte passe encore par là.

Nous partîmes de Hamah le dimanche 27 avril, à l'aube du jour, laissant la caravane de la poudre (1) à Hamah où le chemin de Constantinople se sépare de celui d'Alep.

Nous continuâmes toujours vers le Nord, et une demi-heure après, nous rejoignîmes l'Oronte, mais nous le quittâmes incontinent, prenant à droite entre des montagnes, parmi lesquelles à peine eûmes-nous cheminé une demi-heure, que nous entrâmes dans une plaine qui s'étend de tous côtés à perte de vue, et qui est tout à fait abondante en bons pâturages.

Sur les huit heures, nous passâmes tout contre un village appelé Taïbit-el-Hamah et, sur les dix heures, nous en trouvâmes encore un autre appelé Lacmi, mais abandonné à cause des voleries des Arabes.

(1) Thévenot était parti de Damas pour Alep en même temps qu'un convoi de poudre.

Sur les onze heures, nous découvrîmes quelques arbres. Je n'en avais pas vu un seul pied depuis Damas jusque-là, excepté dans les jardins des villes et villages. Aussi le bois est-il fort cher sur cette route, et assurément la Beauce n'est pas si nue que ce pays.

Un peu après midi, nous arrivâmes à Han-Scheikhoum (caravansérail) devant lequel nous campâmes. Ce lieu est un château qui dépend du Pacha d'Alep.

En tirant vers le Nord, à quelques centaines de pas de là, derrière une butte, il y a un village du même nom que ce han.

Nous partîmes de ce lieu le même jour, à dix heures du soir. Dans notre chemin, nous trouvâmes quantité de citernes peu profondes, creusées sur de petites buttes, pour recevoir l'eau de la pluie.

Le lendemain, lundi 28 avril, sur les deux heures après minuit, nous passâmes devant un han ruiné, appelé Han-Hherte. A la pointe du jour, nous arrivâmes à la ville de Marra (Marat en Harrar) et nous campâmes devant le han.

Cette ville ne vaut pas un bon village. Nous eûmes de la peine à y trouver du pain. On voit à

Marra une grande mosquée à six petits dômes. Tout le reste de cette ville n'est que gueuserie. Les maisons sont de çà, de là, faites comme des nids de hibou; les murailles sont hautes de deux ou trois pieds et composées de plusieurs pierres mises l'une sur l'autre, sans artifice. On y voit de tous côtés plusieurs fort grandes et grosses pierres de taille et des morceaux de colonnes, dont quelques-uns ont encore des fragments d'inscription. Il est certain que Marra était autrefois une bonne ville, mais la tyrannie des Turcs est cause de la désolation.

Nous partîmes de Marra le mardi 29 avril, à deux heures après minuit. A la pointe du jour, nous passâmes devant un han appelé Han-Meraï, près duquel est un bon village.

Environ une heure après, nous en trouvâmes un autre appelé Han-Herbé, avec un village tout auprès, et guère loin de celui-ci, un troisième. Sur les huit heures du matin, nous vînmes camper proche d'un autre appelé Han-Serahheb, c'est-à-dires *les hans des puits*.

Nous vîmes dans ce chemin quantité d'oliviers et ce fut la seconde fois que nous trouvâmes des arbres depuis Damas.

Nous partîmes de ce gîte le même jour, incontinent après le soleil couché, et sur les onze heures du soir, nous passâmes devant un village appelé Zarbel, où il y a un han.

Le mercredi 30 avril, nous passâmes, à la pointe du jour, devant Han-Toman, et trois heures après, nous arrivâmes à la ville d'Alep ».

APPENDICE E.

Journal de marche d'Ibrahim Pacha en 1832.

D'APRÈS MM. CADALVÈNE ET BARRAULT.

De Saint-Jean d'Acre à Damas. — Sept jours de marche.

Ibrahim partit de Saint-Jean d'Acre pour Damas, le 9 juin 1832.

Le jour même de son départ, il couche à Ramé.

Le lendemain 10 juin, il franchit le Jourdain, entre les lacs de Houlé et de Tabarieh, à Djesser-el-Yacoub, ou *pont de Jacob*.

Il s'élève ensuite, par une montée raide, vers une plaine nue, où est situé Khanatir, et il atteint, au pied d'une hauteur, le village de Saâsa. Durant ces deux étapes, le terrain est de plus en

plus aride et le chemin âpre. Ce triste plateau, que borde au Nord une des cimes de l'Anti-Liban, est partout semé de pierres volcaniques. Après le trajet dans ces lieux désolés, on descend peu à peu vers une plaine immense, féconde, riante, que les Orientaux ne se lassent point de comparer au paradis terrestre.

Le 16 juin, Ibrahim prend possession de Damas.

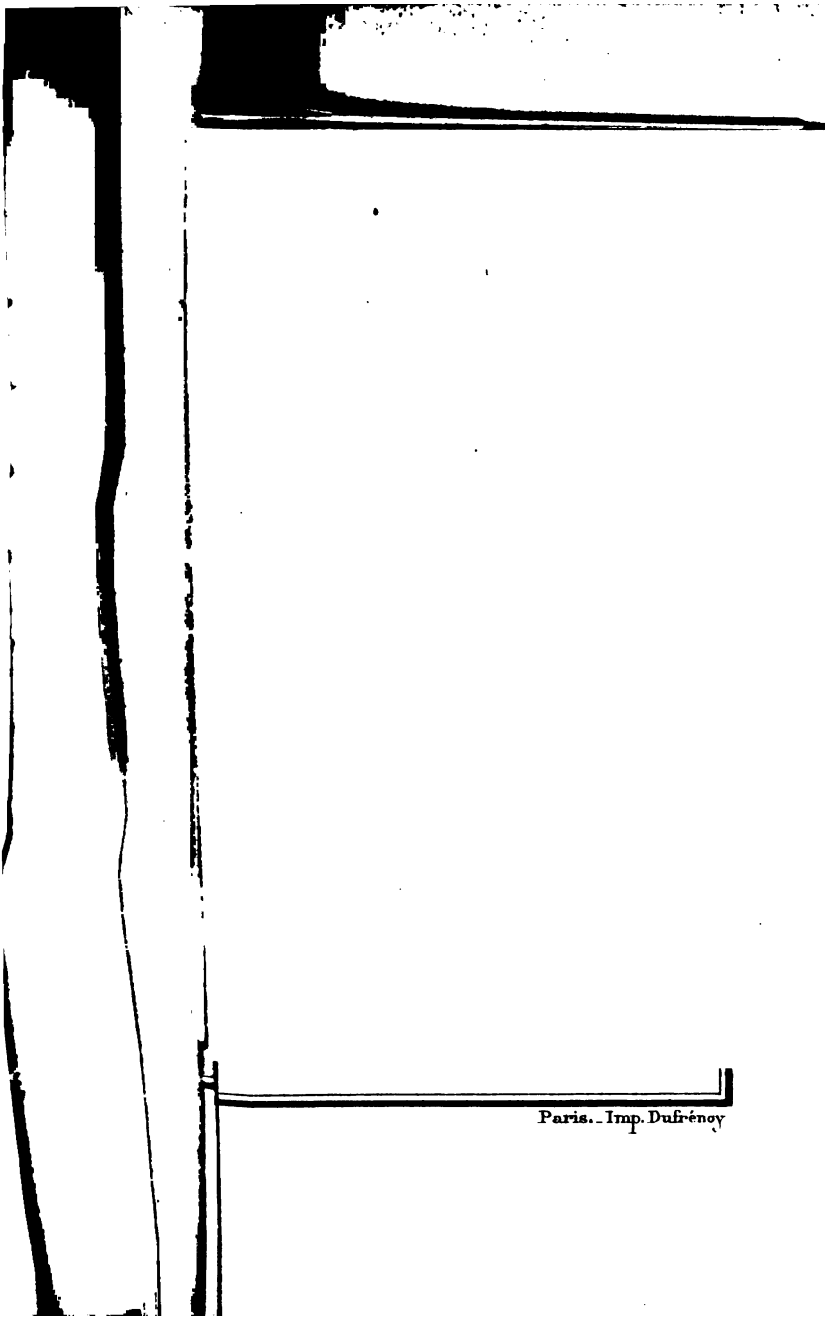
De Damas à Alep. — Quinze jours de marche.

Le 2 juillet 1832, Ibrahim quitte Damas pour se porter à Kousseïr, moulin ruiné, sur la rive droite de l'Oronte, à une étape de Homs.

« De Damas à Kousseïr, la route passe par Hadédé, Ktifah, Nebka, Kadé et Hassié. Elle laisse à Ktifah la crête nue et aride des montagnes, et jusqu'à Nabka, elle traverse une partie du désert avant de côtoyer la fertile vallée de l'Oronte ».

Le 7 juillet, a lieu la bataille de Homs entre l'armée d'Ibrahim forte de 16,000 hommes, appuyée de 44 pièces d'artillerie, et l'armée du sultan composée de 20,000 hommes et de 40 pièces. La victoire reste à Ibrahim.

Le 17 juillet, après quatre étapes de quinze, neuf, huit et dix lieues, après avoir traversé Hamah, Mahrouki, Marra, Tel-el-Sultan et Zeitoun, il entre dans Alep.



Paris. - Imp. Dufrénoy

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... V

CHAPITRE PREMIER.

La Mission du Chevalier Lascaris..... 1

CHAPITRE II.

Le chemin de la paix latine. — L'Angleterre et la Russie en Asie..... 7

CHAPITRE III.

Béroé en l'année 363 de notre ère. — Alep en 1638.... 13

CHAPITRE IV.

La descente de l'Euphrate. — De Bir à Kurnah..... 25

CHAPITRE V.

La descente du Tigre de Mossoul à Bagdad..... 47

CHAPITRE VI.

Les expéditions romaines en Asie de l'an 190 avant notre ère à l'an 363 de l'ère chrétienne..... 70

CHAPITRE VII.

Expédition de l'empereur Julien en 363. — D'Antioche à l'embouchure du Khaboras..... 91

CHAPITRE VIII.

Pages.

De l'embouchure du Khaboras à l'entrée des canaux qui unissaient jadis l'Euphrate au Tigre..... 99

CHAPITRE IX.

L'investissement de Ctésiphon..... 113

CHAPITRE X.

La retraite sur Carrhes et la bataille de Maranga. — Mort de l'empereur Julien..... 119

CHAPITRE XI.

L'empereur Jovien et les jours de détresse. — La paix du 7 juillet 363..... 131

Conclusion..... 137

APPENDICES.

Appendice A. — L'Intermédiaire des chercheurs et curieux..... 155

Appendice B. — Les voyages à travers l'Asie au moyen âge..... 157

Appendice C. — Journal de marche de Soliman le Grand..... 185

Appendice D. — Voyage de M. Thévenot, en Levant.. 188

Appendice E. — Journal de marche d'Ibrahim Pacha en 1832..... 200

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.